

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie
Nourrit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au
Canada pour

Gold Lack Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 12

Samedi, le 5 Dec. 1896

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.

LE NUMERO

Imprime par "La Compagnie de Publication du Cyclorama."



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX,
 POUR L'INDUSTRIE
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT (UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25)

La File du Cyclorama Universel
 forme a la fin de l'annee deux magni-
 fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL:

1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

On ne peut acheter ces cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON à des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



BEAUX-ARTS. — ENFANTS AUX SOLEIL PAR A. AUBLET

UNE BONNE SURPRISE



— Papa, tu m'as dit que quand je saurais faire la cuisine tu me ferais une surprise ; maintenant que je sais où est la surprise ?

— La surprise ! Eh bien ! mais... tu ne sais donc pas ? j'ai congédié notre cuisinière, ce matin.

A l'école :

— Dis-moi, Tom, tu viens d'entendre expliquer où est le bon Dieu, où sont les anges et les saints ; peux-tu maintenant me dire où est le diable ?

— Oui, madame ; il est chez nous. Papa est en fête, et, quand il est en fête, maman dit que le diable est chez nous.

Un bambin de six ans avait une tante qui ne manquait jamais l'occasion de le maltraiter, en l'absence de sa mère.

Un jour que cette dernière était sortie, l'enfant fut traité encore plus durement que d'habitude par la tante revêche.

Alors le petit bonhomme qui commençait à écrire, prit un bout de papier, écrivit quelques mots dessus et s'en fut en tapinois l'enterrer dans le jardin.

La tante surprit les allures mystérieuses du bambin, le surveilla, et ne fut pas lente à déterrer la cachette.

Jugez de sa surprise lorsque, ayant déplié le papier, elle put lire :

“ Mon cher diable, vient chercher ma tante.”

On parle de Mlle X..., qui, sur le point de coiffer Sainte Catherine, a fini par trouver un mari.

— Et encore, intervint quelqu'un, ce mari-là est bien un peu taré.

— Bah ! la belle se sera dit sans doute : “ Mieux vaut taré que jamais ! ”

LE SAUT DU BICYCLE



La vogue toujours grandissante de la bicyclette va nécessiter un nouvel exercice pour les chevaux : sauter l'obstacle au lieu de le renverser.

Au quartier latin. — Léopold, étudiant en droit à son ami Maurice, étudiant en médecine.

— Qui te fait prendre un air si mélancolique ?

Maurice. — Voilà. J'ai été refait. J'avais écrit au paternel de m'envoyer cinq louis pour payer mon tailleur, et ce matin j'ai reçu une enveloppe, avec, dedans, la note de mon tailleur acquittée.

UN RAYON DU CAMERA



— Malheureusement, vos photographies changent avec le temps, n'est-il pas vrai ?

— Bien, madame, pas autant que les personnes que nous posons !...

La bonne à Madame. — Dois-je faire 1 omelette pour déjeuner ?

Madame. — Si vous voulez.

La bonne. — Comment mettrai-je 2 ?

Madame. — Puisque nous ne sommes que 3 — car Bébé qui est la 4^{ème} personne de la maison, est encore au 5. — mettez-en 6.

La bonne. — 7 bien.

Madame, se ravisant. — Après tout, vous pourriez en mettre 8, mais tâchez qu'ils soient 9.

Monsieur. — Bien 10.

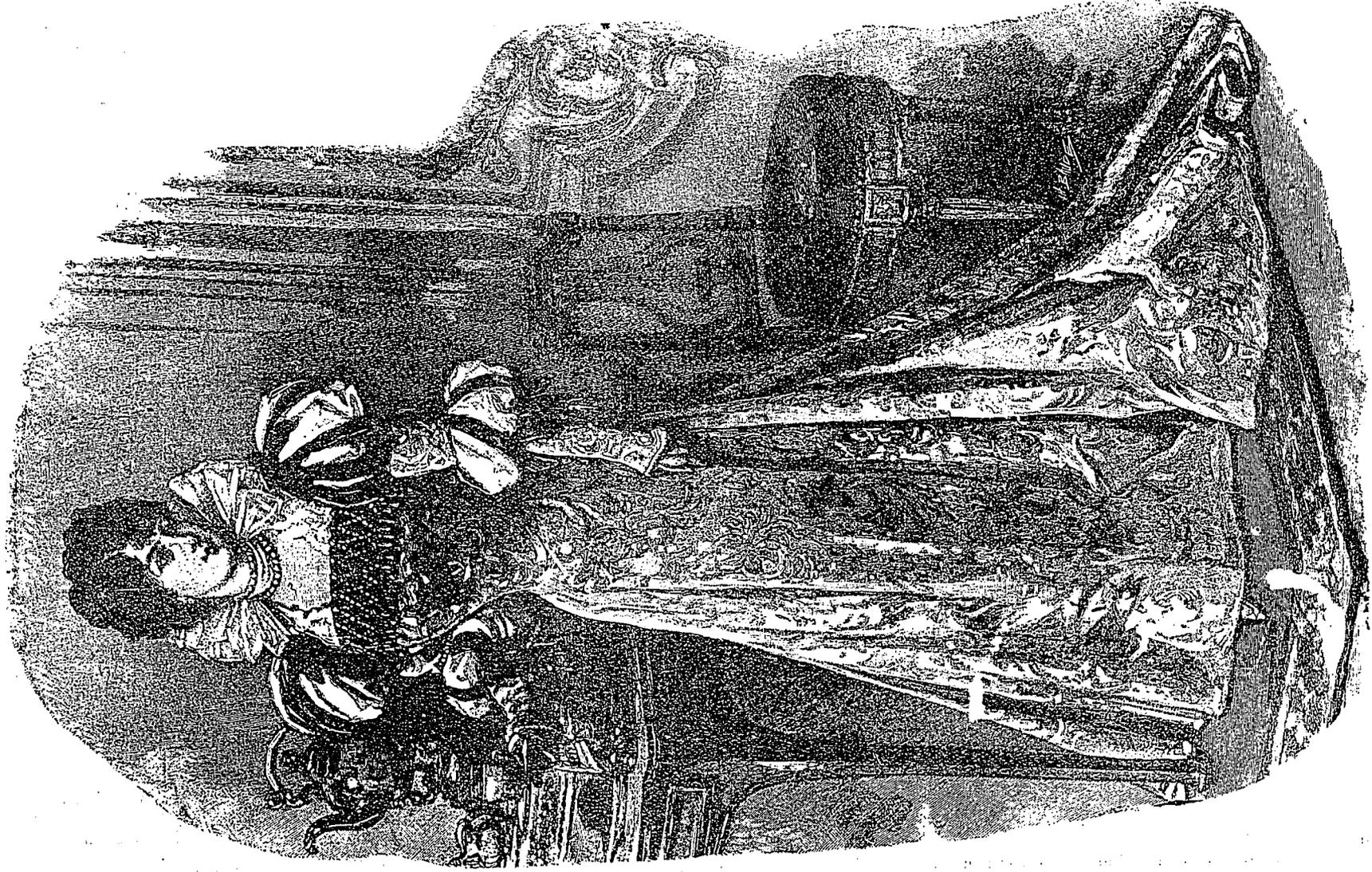
Il se mit à table. On mange l'omelette qui exhale le plus 12 arôme. On est 13 abreuvé. Madame reconnaît 14 ou à raison on doit conserver la coutume 15 titua la première cuisinière, de battre 16 œufs avant de les jeter dans la poêle.

La bonne 17 possible.

Monsieur et Madame 18, puis 19 l'oubliez pas.

La bonne s'en sou 20.

LA MODE NOUVELLE



Toilette de Thé

UN MOYEN PRATIQUE



— Vos certificats sont bons, mais dites-moi ! est-ce que vous savez repasser ?
 — Oh pour ça oui, Madame.
 — Eh bien ! à quoi reconnaissez-vous qu'un fer est assez ou trop chaud ?
 — Dame, quand je vois le linge brûler je vois bien tout de suite que le fer est trop chaud !

En cour de police :
 L'avocat au témoin. — Savez-vous s'ils étaient mariés ?
 — J'en étais convaincu, monsieur.
 — Quelles raisons vous le faisaient croire ?
 — Dame ! ils se disputaient continuellement.

Les enfants terribles :
 Le jeune Louis, un bambin de huit ans, reçoit de Madame sa maman une algarade soignée à propos de ses escapades :
 — Oh ! tu ressembles bien à ton père, lui dit sa mère en terminant.
 — Mais, maman, fait observer le gamin : " A qui voudrais-tu donc que je ressemble !

On causait dernièrement, chez un sénateur, des lenteurs judiciaires en Angleterre et en France.
 — J'ai connu dans le comté de Sussex, dit un journaliste anglais, un juge qui n'a jamais fait perdre un procès à ses amis.
 — Comment s'y prenait-il ?
 — Il attendait pour appeler l'affaire, que tous les témoins fussent morts.

Durant la dernière guerre civile, deux soldats couchés sous leurs couvertures regardaient le ciel étoilé de la Virginie. Jacques dit :
 — Pourquoi t'es-tu fais soldat, Tom ?
 — Parce que je n'avais pas de femme et que j'aimais la guerre, répondit Tom.
 — Et toi ?
 — Oh ! parce que j'avais une femme et que j'aimais la paix.

Mot d'enfant :
 — Oh ! maman ! maman !
 — Qu'as tu ?
 — Ne me gronde pas ! j'ai laissé tomber ta boîte à poudre de *rides*.

Dans un salon.
 — Oh ! oui, c'était une horrible situation !... mon mari disparu, depuis deux ans ; et moi ne sachant pas s'il était mort ou vivant !
 — C'était horrible, en effet.
 — Songez donc : impossible de se remarier !...

SON TOUR MAINTENANT



— Peiné, Joe ; depuis que tu as ce Kodak, tu ne fais que prendre des policemen !...
 — Sorte de réciprocité, vois-tu ? Les policemen m'ont pris assez souvent !...

Pendant l'orage de l'autre jour.
 — Oh ! quels éclairs ! s'écrie Mme B...
 Et son fils, âgé de trois ans, de lui demander aussitôt :
 — Maman, si je suis bien sage, est-ce que les éclairs seront au chocolat ?

LES CONTREBANDIERS EN CORSE



Arrestation du bandit Paoli et du guide Poli par la gendarmerie de Vico

BONNE RIPOSTE



La baronne. — Batiste, je m'aperçois depuis quelque temps déjà que votre nez prend une couleur singulièrement rougeâtre.

Batiste. — Oh ! quant à ça, Madame la baronne peut être tranquille, je ne me serais jamais permis de toucher aux fards de Madame la baronne !

— Dans ma dernière place, raconte une cuisinière, je me serais trouvée très bien, si le patron n'avait été photographe.

— En quoi cela pouvait-il vous gêner ?

— Dame ! à table, il photographiait les morceaux avant de les renvoyer à la cuisine !

Mme Falempin fait exécuter son portrait, et, tout en causant, elle accable l'artiste de conseils.

— Remarquez, monsieur, que j'ai les yeux très grands.

— C'est vrai, reconnaît poliment le peintre, en examinant ses petits yeux percés en trous de vrille.

— Eh bien ! pourquoi ne les faites-vous pas plus grands ? ne cessez-elle de répéter.

— Je veux bien, répond à la dixième retouche, le peintre, agacé, mais il n'y aura plus de place sur la toile pour le reste !

LOCUTIONS LATINES ILLUSTRÉES



In hoc signo vinces

Morituri te salutant

Définition de la femme, rencontrée sur un journal :

“ La femme, c'est la plante délicate dont les racines sont au ciel et dont la pure corolle vient s'épanouir sur la terre pour la parfumer et l'embellir ! ”

Canardeau se trouve surpris, l'autre soir, par la brume et la pluie sur la route de Chambly. Il entre dans une auberge avec l'intention bien arrêtée d'y passer la nuit. Les places près du feu sont occupées, tout en plein, l'hôtelier ne peut lui promettre un lit.

— J'ai bien peu de chance aujourd'hui, s'écrie-t-il en se laissant choir sur un banc, et de manière à être entendu de tout le monde ; à environ une heure d'ici, j'ai failli me casser le cou : c'est là, bien sûr, que j'aurai perdu mon porte-monnaie, assez bien garni, ma foi ! Je viens seulement de m'en apercevoir à l'instant. Heureusement qu'il me reste encore un peu d'argent dans la poche de mon gilet... Maudit temps ! S'il ne pleuvait pas si fort et si je n'étais pas si fatigué, je retournerais là-bas, sur la route, chercher mon porte-monnaie. Mais il sera peut-être encore temps demain, avant le jour ; cette nuit, du reste, il fait si noir que personne ne le verra.

Peu à peu, l'auberge se vida comme par enchantement, chacun exhibant quelque prétexte pour partir.

Notre ami put alors s'approcher du feu, se sécher, se réchauffer ; il soupa bien et coucha dans le meilleur lit.

Le lendemain matin, au départ, il avoua tout, en riant, à l'hôtelier ; inutile de dire que celui-ci faisait un nez !

Dans un restaurant :

Un consommateur goûte des œufs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

— Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs ?

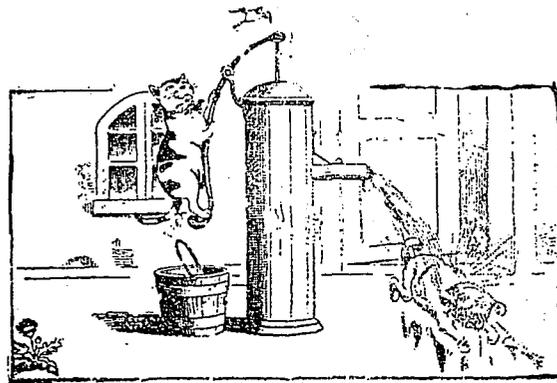
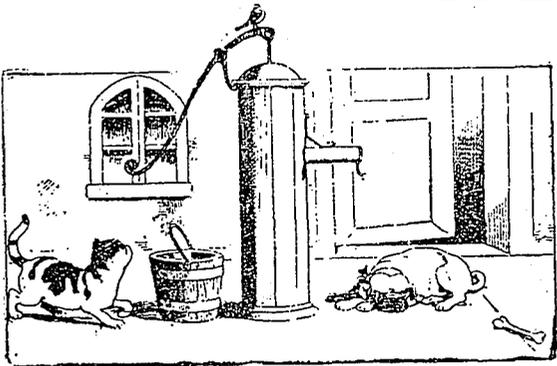
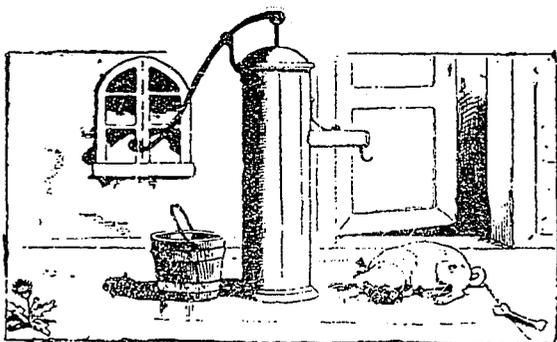
— Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on les mange ! . . .

BEAUX-ARTS



Un coin d'église bretonne pendant le sermon

LA SIESTE INTERROMPUE



Conte sans paroles

Vers 1830, un voyageur de commerce passant à Cognac par une nuit bien froide, bien étoilée, descendit de la diligence au relais de la place d'Armes, et lut sur une enseigne : *Calvet horfèvre-orloger*. Il frappa à tour de bras jusqu'à ce que Calvet parût à la fenêtre et lui dit :

— Vous êtes bien M. Calvet ?
 — Oui, monsieur.
 — Vous êtes orfèvre ?
 — Oui, monsieur.
 — Et horloger ?
 — Oui, monsieur ; mais que me voulez-vous donc à pareille heure ?
 — Je veux, dit le voyageur en lui montrant l'enseigne, que vous ôtiez l'*h* d'*horfèvre* pour le mettre à *orloger*.

Au colège :
 LE PROFESSEUR. — Un voiturier fait 8 milles à l'heure, un autre en fait 6. Mais ce dernier a un mille d'avance. A quelle distance du point de départ se rencontreront-ils ?

L'ELEVE, (après un instant de réflexion.) — Sûrement à la première auberge qui se trouvera sur leur route.

Un docteur en médecine est épris d'une jeune fille dont il demande la main.

Mais celle-ci ne répond pas à la passion de son adorateur et déclare qu'elle n'épousera jamais un médecin.

Alors, le pauvre docteur de s'écrier :
 — Eh bien ! mademoiselle, pour vous plaire, je changerai de position : je deviendrai... malade !

Le bohème Z... est sculpteur à ses moments perdus. Le reste du temps, buveur, chamailleur, faiseur de boucan. Ce qui lui vaut de nombreux démêlés avec la police, qui l'empoigne et le mène au poste.

— Voyons, lui disait un de ses amis, avec la vie que tu mènes, on ne sait pas même où t'écrire !

— Que si : adresse tes lettres " Poste restant."

La conversation d'un sot est à l'esprit, ce qu'un instrument faux est à l'oreille.

PLUS D'UNE DEMI-FEUILLE



DUDE fin de siècle. — Je ne vois pas pourquoi nous laisserions dépasser par le chapeau haute orme que la mode tend à imposer au beau sexe ; nous allons monter d'un étage !...

Bout de conversation entendu en tramway :

— Eh bien ! c'est vrai ce que l'on dit, tu te maries ?

— Parfaitement vrai !

— Un bon mariage ?

— Oui, pas mauvais... Mariage d'argent... Jeune fille très honorable... le père a fait banqueroute... Le frère a été condamné pour escroquerie dans l'affaire des *Mines d'or*... mais à part ça, famille très honorable, et tu comprends, à mon âge...

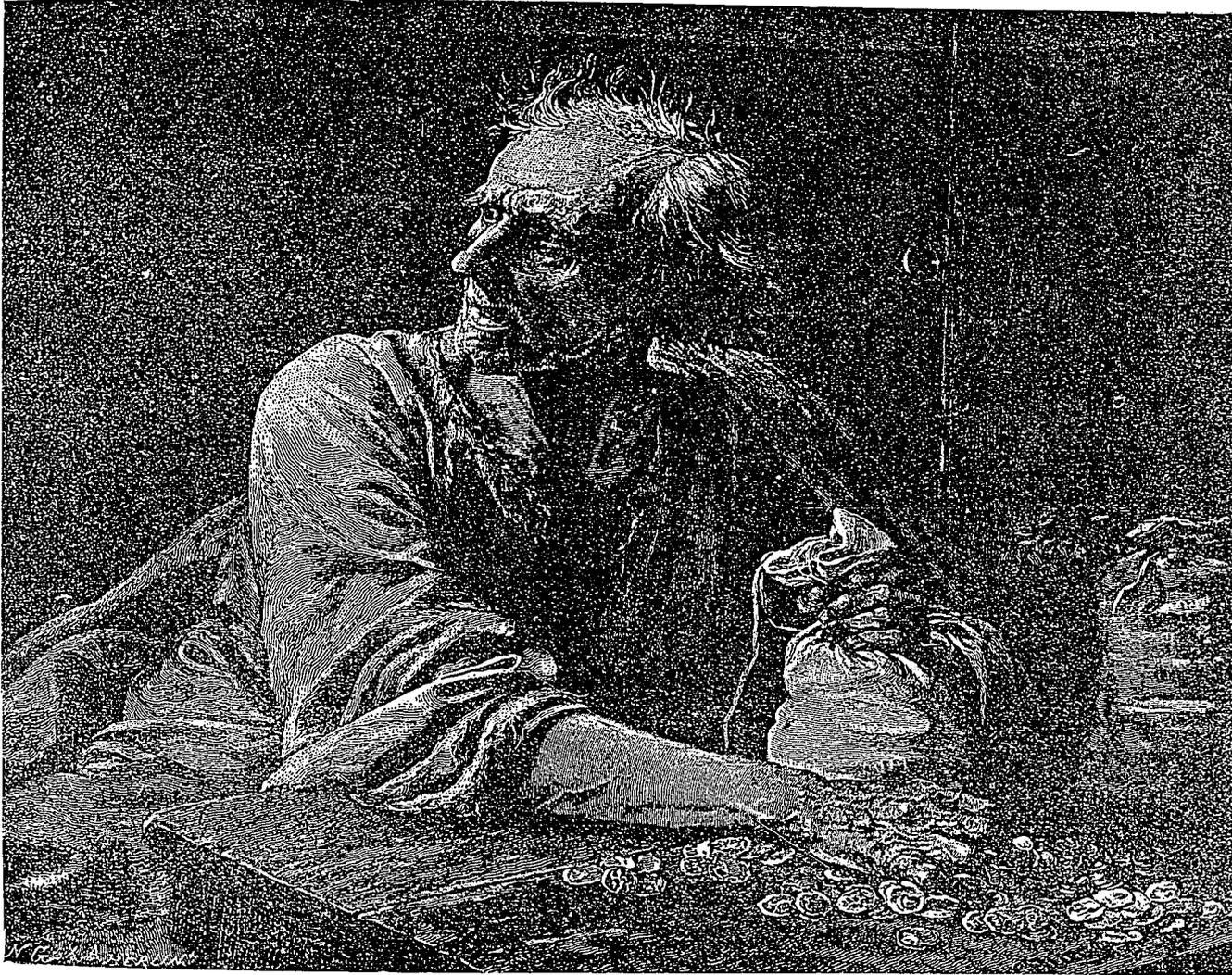
On cherche Bébé dans tout l'appartement : pas de Bébé ; enfin on le découvre appuyé sur le balcon, en train d'asperger les passants à l'aide d'un petit arrosoir.

— Hé ! monsieur Bébé, qu'est-ce que vous faites là ?

— Je joue au vilain temps !

BEAUX-ARTS

AMOUR D'HIVER



L'AVARE, d'après le tableau de C. de BLAAS.

C'est le premier feu de novembre
Qui vient d'éveiller l'âtre clair :
Dans la douce petite chambre
Nous savourons l'amour d'hiver.

Le feu jase ; sous les rafales,
Au dehors, s'émiettent les nids ;
Et nous demeurons là, tout pâles,
Si bien serrés, si bien unis !

Tu te fais petite, câline,
En tes frileux blottissements,
Et mon baiser vers toi s'incline,
Plus brave, avec des tremblements.

L'être craintif qu'il faut défendre
Vous en devient encor plus cher,
Et puisque l'hiver, tu m'es tendre,
Je n'aime que l'amour d'hiver.

CH. FUSTER.

—Parait, d'après cet opusculé ou corpusculé,
comme m'a dit le sergent tout à l'heure, parait
que les femmes vont voter. Et puis après ?

—Et puis après, qu'on votera pour elles,
donc !

—Et puis après ?

—Et puis après, qu'elles iront à la chambre
subséquentement.

—Toutes les femmes ?

—Toutes les femmes.

—Pour lors ça me va !

—Pourquoi ça te va-t-il tant ?

—Parce qu'il n'y aura plus, de cette affaire-
là, que des femmes de chambre !

—Votre mari est-il chasseur demandait-on
à Madame de L. . . .

—Oui, répondit-elle, mais si maladroit que
j'ai toujours peur que son fusil n'éclate de. . . .
rire. . .

DE NAISSANCE



Le député. — Etes-vous annexionniste, mon brave ?
L'électeur. — Je ne vois pas que je pourrais être autre chose, monsieur ; je suis né là-dedans.

LE MARI (à sa femme). — Je ne puis comprendre ce qui empêche ma montre de tenir le temps ; je crois qu'il faudrait la faire nettoyer.

LE GARÇON (entrant). — Oh ! papa ; je ne puis comprendre qu'elle ait besoin d'être nettoyée. Bébé et moi nous l'avons lavée dans le bassin toute la matinée.

Tous deux passaient une semaine en voyage de noces à Ottawa. Un jour, ils regardaient la tour centrale de l'édifice des communes :

— Il n'y a rien de plus élevé que cela dans la capitale ; qu'en dis-tu cher ? demanda-t-elle avec un confiant abandon.

— Oui, mignonne, il y a, fut la réponse.

— Vrai ? Mais je n'en savais rien. Qu'est-ce que c'est ? Tu me fera voir, dis ?

— Certainement. C'est le prix de la pension et du logement, et tu pourras le voir lorsqu'on m'en remettra le compte.

Quelqu'un se rend, ces jours-ci, chez le financier X... , bien connu par ses... indécidatesses, et ne trouve que le serviteur :

— Comment ! sorti ?

— Dame ! répond le domestique, il est onze heures sonnées, et dès que la Bourse est ouverte, Monsieur y vole...

Entre vieux camarades.

— Qu'est-ce que tu deviens ?

— Je suis notaire ; et toi ?

— Médecin, et précisément je cours chez mon premier client.

— Ah ! très bien !... Quand il sera à point, pense à moi pour le testament.

Cancaneau fait depuis deux heures antichambre chez un ministre, attendant l'audience qu'il a sollicitée.

À la fin, n'y tenant plus, pourpre de colère, il se tourne furieux vers le messager de service :

— C'est trop fort ! Me faire ainsi poser, moi, Cancaneau ! Ah ! je vous jure bien que, si je n'étais pas venu ici, je n'y resterais pas une minute de plus !

JACOB. — Comme te voilà triste ! Qu'as-tu donc perdu ?

BRULEAU. — Ah ! mon cher, plus moyen de faire une bonne spéculation. Mon fonds de commerce était assuré pour le double de sa valeur, mais on vient de louer l'étage supérieur pour une école de natation et au-dessous de moi, c'est une fabrique d'extincteurs !...

Vieux monsieur. — Mon fils fait-il des progrès ?

Le proviseur. — Il travaille très bien, ses compositions sont généralement très bonnes.

Vieux monsieur. — Cela ne m'étonne pas. Il en était de même quand j'allais au collège. Je suis heureux que mon fils me ressemble...

— Sa conduite ?

Le proviseur. — Je dois dire qu'il est parfois très indiscipliné, il est querelleur et se bat fréquemment avec ses camarades.

Vieux monsieur. — Cela ne m'étonne pas... ce garnement ressemble tant à sa mère !

Mlle Lili, qui compte à peine six printemps, à son grand père qui approche de son quatre-vingt-sixième hiver.

— Bon papa, veux-tu m'acheter, pour mes étrennes, cette belle poupée que nous avons vue rue Ste-Catherine.

— Et toi, qu'est-ce que tu me donneras en échange ?

Mlle Lili, après un instant de réflexion.

— Je te mettrai sur mon testament.

Au village :

Le grand Pierre passe pour être le menteur le plus incorrigible de toute la paroisse de Fouilly-les-Prunes.

L'autre jour le maire l'interpelle en sortant de l'église.

— Voyons, grand Pierre, dis-nous un mensonge !...

— Tout de suite, répondit-il. Monsieur le maire, vous êtes un brave homme !...

Au poing qui se ferme pour combattre, je préfère la main qui s'ouvre pour donner.

SUFFISAMMENT EXPLICITE



— Hélo ! De Vere, vous paraissez quelque peu fripé, ce matin.

— Ce n'est rien de sérieux ; je reviens justement d'un enterrement... de vie de vieux garçon !

* LA MODE NOUVELLE *



Robe de fillette

ROBE DE FILLETTE

Elle est en popeline écossaise, garnie de biais de velours "rouge". La jupe est tout unie. Blouse sans manche faite de doublures avec devants pleins et moitié du dos en popeline. Par dessus, un boléro à pans cassés, garni d'un col coquillé, le tout garni d'un biais de velours. Col et manchettes, coquillé en mousseline de soie bise. Ruban de velours rouge noué autour de la taille et retombant sur le devant de la jupe.

Matériaux : 5 verges de popeline ; 1 verge de velours ; 4 verges de ruban.

CAPOTE POUR BEBE DE 1 A 2 ANS

Elle est en poulx de soie rose ou bleu. Le fond est chiffonné. La passe est bordée d'un biais double ruché pour encadrer le visage. Un beau ruban de satin fait la passe et vient former un nœud aigrette sur le sommet. Nœud de bavolet et brides en ruban de satin.



Capote pour bébé de 1 à 2 ans

TOILETTE DE PROMENADE

Grand vêtement de drap rouge "spahi." Les devants sont croisés et garnis de deux rangées de galon militaire. Un grand col divisé en deux pointes croise dans le haut ; il est garni de piqûres, d'un rang de galon, et les pointes retombent sur un trèfle brodé sur le manteau. Col haut doublé de plumes. Manche drapée, collante dans le bas et bordée d'une manchette de fourrure. Chapeau de soie noire, à ailes droites et fond élevé. Il est garni d'un galon jais et or faisant le tour de la calotte, d'un bouquet de plumes et d'une touffe de pavots noirs.

Matériaux : 6 verges de drap.

TOILETTE DE THE

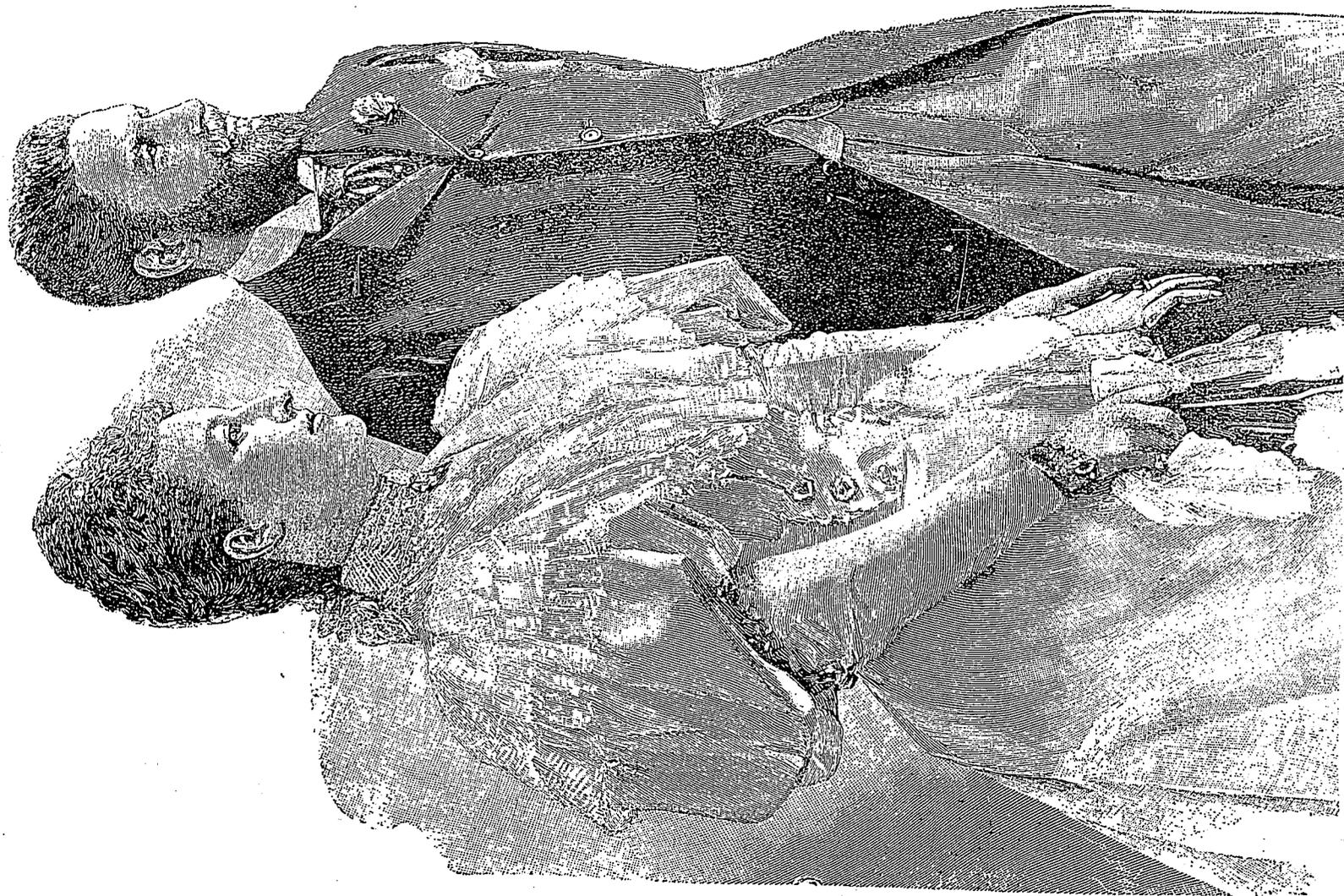
(Voir gravure, page 311)

Robe princesse en brocart crème. Le corsage et la jupe sont pris dans un même lé, la traîne partant un peu au-dessous de la taille forme manteau de cour. Corsage s'agrafant sous les bras, décolleté en carré avec épaulettes de dentelle ; le décolleté est garni d'une bande de velours bleu recouverte d'un croisé de belles perles blanches terminé par des pendeloques ovales. Manche style Henri II en brocart également ; les ballons ou bouffants sont en très riche satin blanc, le bouffant du haut est emprisonné par cinq pans de velours bleu assorti au devant du corsage et se joignant sur l'épaule par un gros nœud, le second bouffant également en satin blanc avec ruban de velours bleu s'arrêtant au-dessous de ce bouffant pour former 3 jolis nœuds dont les pans sont terminés par des aiguillettes en verroterie bleu ; la manche de brocart descend ensuite en forme évasée et couvre un peu la main. Tour de cou en satin blanc orné en haut et en bas d'un rang de belles perles bleu saphir, ruche de mousseline de soie simulant col Médicis, et dégageant le cou devant et derrière.

Matériaux : satin brocart 18 verges, satin blanc 5 verges, ruban bleu en pièce 2½ verges, tulle pour la ruche 2 verges ; taffetas bleu, doublure 15 verges.



Toilette de promenade



LE DUC D'ORLÉANS ET L'ARCHIDUCHESSÉ DOROTHÉE

AUTOUR DU MONDE A PIED

F. G. KOEGEL

LE PLUS GRAND MARCHEUR DU MONDE



GUSTAVE KOEGEL

Celui qui a parcouru la plus longue distance que l'on connaisse, à pied, Kœgel, vient d'achever sa promenade pédestre autour du monde. Dans sa carrière de marcheur il a parcouru 24,000 milles et traversé le continent américain deux fois.

Kœgel et Fred. Thœrner, son compagnon, firent un pari de \$6,000 à \$10,000 avec des sportmen de San Francisco, qu'ils pouvaient faire le tour du monde à pied en moins de deux ans. Le pari fut tenu et ils partirent de San Francisco en 1891.

Thœrner est tombé malade en Europe et il lui a été impossible de continuer le voyage. Cela n'a pas découragé Kœgel, qui a continué à marcher seul, terminant sa longue tournée 5 jours avant l'expiration des deux ans. Malgré cela, il a perdu son pari parce qu'il n'a pu suivre l'itinéraire qu'il avait accepté.

Depuis les écrits de Georges Kannen sur les horreurs des mines sibériennes, les touristes américains et les journalistes ne sont plus admis en Sibérie.

Au cours de son voyage, le célèbre marcheur a rempli huit cahiers de signatures, sceaux officiels de la poste et des autorités, dans les localités qu'il a visités.

X... qui est de fort petite taille, s'écrie au récit d'une histoire :

— J'en tombe de mon haut !

— Bon ! dit sa femme, il ne se fera pas grand mal !

Lu sur l'album d'un musicien sans talent :

“ Le piano, comme l'argent, n'est agréable qu'à celui qui en touche.”

Ne riez pas en passant dans les lieux habités, vous êtes peut-être devant la porte d'un malheureux qui pleure.

Le sage, s'il existait, réglerait sa vie sur ses goûts, ses besoins et ses ressources ; comme on le traiterait d'égoïste !

En cour de police :

— Témoin, dégantez-vous pour prêter serment !

Etonnement du témoin qui regarde ses mains.

— Vous avez compris ?

— Mais, monsieur le juge, je n'ai pas de gants ; je suis teinturier.

— Ainsi il vous a flanqué un soufflet ?

— Formidable.

— Fichtre ! voilà une injure qui demande du sang.

— Vous avez raison, je vais me faire poser des sangsues.

La mère de Bébé est en train de causer avec son amie.

L'enfant remarque que la visiteuse est borgne et que, du côté droit, la paupière est retombée.

— Dis donc, maman, vois donc la dame ; elle a un œil qui dort.

Un huissier à son clerc :

— As-tu présenté ma note de frais à monsieur ?

— Oui, monsieur.

— Qu'à-t-il répondu ?

— Il m'a dit d'aller au diable.

— Et après, qu'as-tu fait ?

— Je suis venu vous trouver.

Querelle de Marseillais.

— Toi, mon bon, si tu continues, ze te flanquerai mon pied dans le... dos.

— Oh ! ça, ze t'en défie bien.

— Tu m'en défies ? Et comment ferais-tu pour m'empêcher ?

— Comment ? Eh bien ! mon bon, au moment où tu lancerais ton coup de pied ze me retournerais, et vlan !... ze le recevrais dans la ventre.

On ne nettoie jamais trop sa conscience.

JEANNE D'ARC

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXV

1812

Convaincu enfin de notre retraite sur Smolensk, Koutousoff veut nous devancer dans cette ville avec toutes ses forces ; il faut le prévenir. Le 2 novembre, notre avant-garde n'est plus qu'à une journée de Wiasma ; les autres corps approchent de cette ville : Napoléon y laisse le maréchal Ney, qui doit relever Davoust dans le service d'arrière-garde. Ney, après avoir pris toutes les précautions nécessaires à la facilité des communications entre la droite et la gauche de sa ligne, occupait des positions avantageuses sur le flanc de Wiasma.

Tout à coup le vice-roi se voit attaqué par Miloradowitch, entre cette ville et Federowskoë. Arrêter ses colonnes, s'emparer des hauteurs qui prenaient à revers la gauche des Russes, se porter contre eux sur la grande route, furent les premières résolutions du vice-roi. En même temps, Davoust, à la tête du quatrième corps, faisait avancer la division Compans pour frayer le passage : ce premier choc renverse les Russes et les pousse en arrière des bois où leur gauche s'appuyait. Alors les corps français se déploient en bataille ; une action terrible s'engage.

Malgré les charges multipliées de sa cavalerie, qui essaye de tourner nos deux ailes, Miloradowitch ne peut obtenir le succès sur lequel il avait compté pour prix de la marche habile et rapide qui l'avait amené devant nous. Vivement pressé par une attaque de Raescoff, combinée avec celle de Miloradowitch, non-seulement Ney soutint ce furieux effort, mais encore il put envoyer aux deux généraux français, témoins de sa lutte opiniâtre, un régiment qui, traversant Wiasma au galop, courut se jeter derrière les divisions russes.

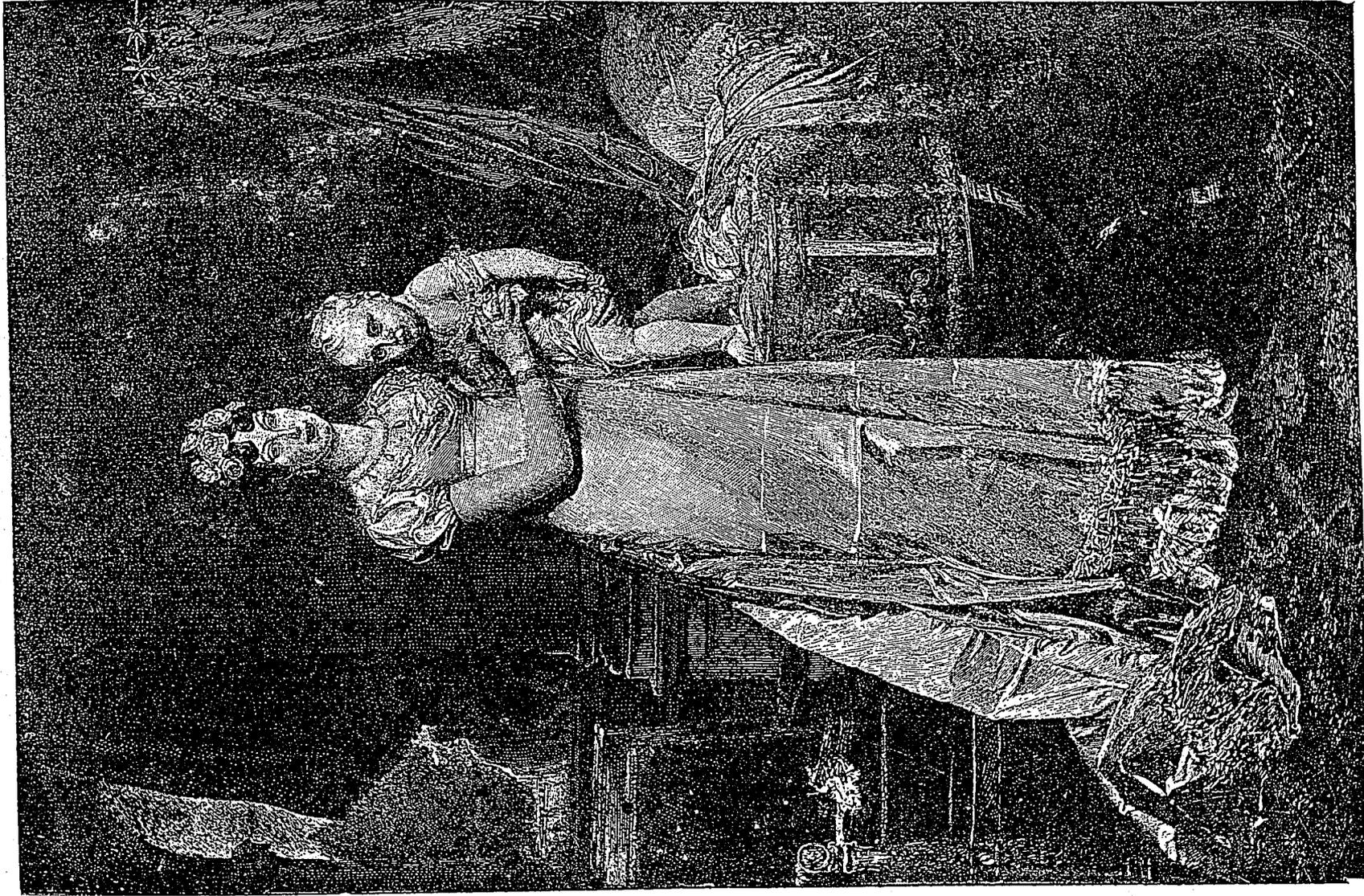


Les Maréchaux de l'Empire — Augereau au pont d'Arcole

L'ennemi, enfoncé après cinq heures du combat le plus sanglant, vit son aile droite rejetée au delà de l'Ulitzza ; son aile gauche, coupée de cette rivière, nous abandonna le champ de bataille. Les seules troupes de Davoust et du vice-roi avaient passé sur le corps de vingt-cinq mille hommes de Miloradowitch ; l'armée française continua sa marche sans autre obstacle que l'importunité des cosaques, toujours voltigeant autour

de notre arrière-garde, et toujours repoussés par Ney, qui la commandait.

Dans trois jours nous serons à Smolensk ; des désastres nous y attendent, des désastres nous y poussent. La neige tombe en abondance ; un vent impétueux souffle et couvre l'horizon d'un brouillard épais et sombre. Presque tous les chevaux meurent, la cavalerie est à pied, l'artillerie n'a plus d'attelages. Parmi les hommes,



IMPERATRICE MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROMÉ

les uns, engourdis et glacés, cèdent au sommeil, qui donne la mort ; les autres sont désarmés par la faim, qui leur ôte la force d'agir, et par la rigueur intolérable du froid, qui gèle leurs mains ; ceux qui peuvent encore se servir de leurs fusils ont à dissiper des nuées de cosaques pendant le jour, et ne trouvent aucun repos, même pendant la nuit.

Déjà, depuis Wiasma, le désordre s'est mis au sein de l'armée ; des bandes d'hommes de tous les corps suivent la route comme un troupeau sans défense, ou se répandent dans toutes les directions pour chercher du pain et un abri. Néanmoins, au milieu de cette désorganisation, un grand nombre de soldats et d'officiers, et surtout les vieux compagnons de guerre de l'Empereur,



Cette retraite pénible sur Smolensk

conservaient un calme, une constance et une force de volonté, en même temps qu'une vigueur d'action, qui rendaient notre débris d'armée encore imposant aux yeux de l'ennemi.

Pendant cette retraite pénible, l'attitude de Napoléon fut celle d'une grande âme aux prises avec l'adversité : les souffrances de l'armée, son héroïsme, le soin de son salut, la prévoyance des projets de l'ennemi, la France inquiète, occupent sa vaste pensée sans troubler son génie.

Ainsi qu'à Wiasma, l'arrière-garde du maréchal Ney, attaquée près de Dorogobouje, en queue et en flanc, par Platoff et Miloradowitch, a constamment repoussé les Russes, mais en évacuant successivement ses positions. Le vice-roi, dans sa route vers Witepsk, s'est vu soumis aux plus rudes épreuves sur des chemins que la neige et le verglas ont détruits : il a néanmoins chassé les cosa-

ques de Platoff, qui le harcèlent sans cesse. La perte de douze cents chevaux retarde sa marche, et cette lenteur inévitable permet à Platoff de nous devancer à Dukhowszina, où nous attendaient encore de cruelles angoisses.

Le vice-roi avait ordonné de jeter sur le Woop un pont que l'accroissement des eaux a empêché de construire. La rivière, fangeuse et encaissée entre deux rives escarpées, présente un obstacle presque insurmontable ; tout en résistant aux cosaques de Platoff, le vice-roi l'a fait passer à gué par sa garde. Cependant on a formé une rampe sur laquelle commencent à défiler l'artillerie et les bagages ; la rampe enfonce, et nos canons s'engloutissent dans de profondes ornières. La nuit arrive ; il faut s'arrêter d'un côté du Woop, tandis que la garde, avec deux régiments et une partie de l'artillerie, reste séparée sur le bord opposé. Après des efforts inouïs, nous ne parvenons à franchir le Woop que le 10 novembre, en abandonnant soixante pièces de canon enclouées et sans attelage, ainsi qu'une grande quantité de bagages.

L'ennemi nous attend au milieu de la route ; on le repousse ; enfin le prince, sous la protection de la division Broussier et de la cavalerie bavaroise, arrive à Smolensk, avec un débris informe, composé des plus braves soldats du monde. Les scènes les plus cruelles signalèrent notre séjour dans cette ville. Smolensk, où nous attendions tous les secours préparés, grâce à la prévoyance de Napoléon, était devenue le théâtre des plus effroyables désordres dans la distribution des vivres, enlevée par une multitude affamée. Après quatre jours d'un repos si chèrement acheté, il fallut quitter Smolensk.

Précédé à Krasnoë par une masse de soixante mille hommes désorganisés, l'armée française partit de Smolensk pour gagner les ponts d'Orcha. Miloradowitch nous a dépassés ; souvent puni de sa témérité, il hésite cette fois à s'opposer à notre passage : mais ce qui rend le péril pressant, c'est Kutusoff, qui lui-même marche vers Krasnoë. Toutefois le vice-roi, Davoust et Ney, qui forment l'arrière-garde, étant en arrière, l'Empereur veut attendre. Soudain vingt-quatre mille Russes, aux ordres de Rajewski et de Miloradowitch, ferment le chemin aux Français à la sortie de Dubrowinka ! Fier de l'avantage du nombre, et s'adressant d'abord à une colonne de quinze cents hommes que commande Guillemot, l'ennemi somme le général de mettre bas les armes ; mais une indignation unanime repousse cette injurieuse

proposition plusieurs fois répétée, et ces braves fondent sur les masses ennemies : la moitié d'entre eux succombe dans cette lutte inégale ; le reste rejoint le vice-roi et le trouve aux prises avec Miloradowitch, qui occupe la route devant nous. C'est là que quatre mille hommes, harassés, manquant de tout, n'ayant plus que quelques canons, mais soutenus par les habiles dispositions, encouragés par les généreux exemples du prince et la brillante valeur de tous leurs chefs, ont affronté à plusieurs reprises un corps considérable que protégeaient un bois et des hauteurs hérissées d'une nombreuse artillerie ; c'est là que trois cents hommes ont osé aborder et at-



Napoléon gravissant les escarpements couronnés par l'ennemi.

teindre ces hauteurs où deux masses de cavalerie les ont assaillis avec fureur. Toute l'impétuosité, toute la constance des Français, n'ont pu forcer le passage : il faudra périr ou se rendre. La nuit survint ; le prince, loin de s'abandonner au découragement, en profite pour tourner les positions des Russes, et par cet habile stratagème il se réunit avec le quatrième corps et la jeune garde, placée par Napoléon dans Krasnoë.

Pendant ce temps, Kutusoff, à la tête de la grande armée russe, nous poursuivait sans relâche. Le 15 novembre, Napoléon le prévient à Chirkawa et Maliewo, où il culbute le corps d'Ojarowski et arrête le feld-maréchal pendant vingt-quatre heures. Il apprend que Beningsen, Strogonoff, Galitzin et Miloradowitch, avec

plus de cinquante mille hommes, veulent lui fermer le chemin et attaquer ses quatorze mille soldats réduits à un état déplorable. Il peut se retirer sur Orcha et Borizow, donner la main à l'armée du duc de Bellune, et ensuite à ses autres réserves : la route lui est encore ouverte ; mais inquiet du sort de ses deux lieutenants, Ney et Davoust, il cherche, pour les sauver, à attirer vers lui tous les efforts de la grande armée russe. Le 17, avant le jour, il revient sur ses pas, et à la tête des débris de sa vieille garde, il s'avance au centre de quatre-vingt mille hommes. Là, gravissant à pied les escarpements couronnés par l'ennemi, foudroyé de trois côtés



Napoléon songeant à aller occuper la ligne de la Bérésina

par une artillerie formidable, il dirige en personne les charges les plus impétueuses. A la droite et sous les ordres du maréchal Mortier, les restes de la jeune garde, commandés par le général Roguet, quelque cent chevaux de Latour-Maubourg, une faible artillerie renforcée par celle de l'inébranlable Drouot, prêtaient dignement leur appui à tant de constance. De son côté, Claparède, avec une poignée d'homme, défendait Krasnoë contre les tentatives multipliées du général Rosen. Il ne fallait pas moins que le génie et la présence de Napoléon pour empêcher la destruction complète de notre armée. Les Russes, frappés d'admiration et de terreur, reculèrent. Voyant toutes ses combinaisons dérangées, Kutusoff suspendit les ordres par lui donnés à Tormasoff et rappela les principales troupes de Miloradowitch. Le prince d'Eckmühl profita de ce moment de relâche, et, se frayant un passage, rejoignit le quartier général. Restait le général Ney, qui avait quitté Smolensk un

jour plus tard et que le généralissime d'Alexandre espérait écraser au sortir de cette ville.

En effet, l'avant-garde de Ney, au moment où elle touchait à Krasnoë, fut saluée, à portée de mitraille, par une batterie de quarante pièces, dont le feu croisait la route à travers un épais brouillard et dominait le ravin qui lui restait à franchir. Le 15^e léger, le 33^e et le 40^e, s'élançant et renversent la première ligne de Miloradowitch ; mais, bientôt attaqués de front par les meilleures troupes de ce général, chargés en queue par la di-



Monsieur ! bégaie Napoléon, vous êtes... un... insolent

vision Paskewitch, à droite par les hulans de la garde, à gauche par les grenadiers de Pawlosk, et accablés sous la mitraille, le plus grand nombre périt au cri de *vive l'Empereur ! vive la France !*

Aussitôt, recueillant les débris de ces braves, Ney, s'avance en personne. Il détache quatre cents Illyriens sur le flanc gauche de l'ennemi, et lui-même, avec trois mille hommes, monte à l'assaut des hauteurs que couvrent une armée et une artillerie formidables. La première ligne des Russes est de nouveau culbutée.

Tout à coup une grêle de balles et de boulets écrase une partie de nos valeureux soldats ; le reste recule en désordre. Ney, les reforme avec calme derrière le ravin leur unique abri, et ose affronter encore les deux cents bouches à feu qui sèment la mort autour de lui. Au plus fort de cette terrible action, un officier de Miloradowitch vient le sommer de se rendre : il répond comme l'avait fait Eugène.

Tout à coup le maréchal apprend que Napoléon est parti de Krasnoë ; l'extrémité du péril lui suggère de retourner vers Smolensk, et de chercher à gagner Doubrowna par la rive droite du Dniéper. L'empereur avait deviné ce mouvement, et avant de quitter Doubrowna, il avait prescrit à Davoust, qui commandait l'arrière-garde, de rester le plus longtemps possible dans cette ville. Davoust n'attendit point assez : et, par une précipitation non moins funeste ici que l'avait été sa lenteur à Smolensk, il faillit de nouveau causer la perte de Ney.

En effet, quand celui-ci, un moment après le départ de Davoust, se présenta devant Doubrowna, il trouva le pont détruit. Il ne lui restait d'autre parti que de ten-



Napoléon regarde la flotte

er le passage du fleuve ; il le franchit, mais à travers de cruelles épreuves en abandonnant son artillerie et ses bagages. Enfin Ney et ses intrépides compagnons, au nombre de quinze cents, la plupart mutilés, approchèrent d'Orcha, après avoir fait vingt lieues en deux jours, au milieu des cosaques qui les tenaient comme assiégés.

Sur cette heureuse nouvelle, Eugène et Mortier s'étaient disputé la gloire de voler au secours de l'héroïque colonne. La joie de Napoléon, lorsqu'il apprit l'admirable retraite de Ney, éclata par des mouvements du cœur et par des paroles qui retentiront dans la postérité.

A Doubrowna, que Napoléon était parvenu à occuper avant l'ennemi, le ciel s'adoucit, notre position devint meilleure, les vivres arrivèrent : nous trouvâmes des abris dans un pays habité. Orcha nous offrit ses magasins assez abondants, un équipage de pont de

soixante bateaux, et trente-six canons attelés, dont nous avons tant besoins. La garnison de cette ville et la cavalerie polonaise, qui avait été cantonnée aux environs, se réunirent à nous. Les traîneurs s'étaient ralliés et avaient pris place dans les rangs.

Cependant, quelle faible armée nous reste, et que de sujets d'inquiétude renferme l'âme de Napoléon ! Si Kutu-off et la grande armée russe ont cessé de le harceler, Wittgenstein a surpris Witepsk, l'amiral Tchitchgoff est entré à Minsk, et nos hôpitaux, des subsistances suffisantes pour cent mille hommes pendant six mois, d'immenses approvisionnements de munition et d'artillerie, sont tombés en son pouvoir. Schwartzberg, victorieux de Sacken, l'un des lieutenants de l'amiral russe, pouvait empêcher la chute de Minsk et opérer en notre faveur la plus importante des diversions ; il aime mieux désobéir à Napoléon, et se diriger sur Kobrin.

Cette conduite serait inexplicable, si elle ne cachait pas une nouvelle iniquité de la politique autrichienne. "Minsk est pris, il faut le reprendre !" s'est écrié Napoléon ; et le 19 novembre, il avait expédié de Dobrauna l'ordre au duc de Bellune de contenir Wittgenstein ; au duc de Reggio, de se porter en toute diligence, avec le deuxième corps, sur Borizow, et de là sur Minsk. Napoléon annonçait aux deux maréchaux qu'il allait lui-même suivre cette direction, afin d'occuper ensuite la ligne de la Bérésina.

Mais, pendant la marche du duc de Reggio, Ojarowski, détaché par Kutusoff, s'est emparé de Borizow et de notre seul pont sur la Bérésina. Le 22, Napoléon apprend cette triste nouvelle sur la route Kokanow à Toloczin.

Ainsi, la mollesse ou la perfidie du prince de Schwartzberg, le défaut de concert entre les ducs de Bellune et de Reggio, la blessure de ce dernier, qui s'est laissé prévenir et battre à Polotsk ; la marche trop méthodique de Saint-Cyr, qui, après sa première victoire, s'est contenté de substituer une habile et glorieuse défensive à une offensive hardie ; enfin, une espèce de fatalité attachée à l'exécution des ordres les plus importants de Napoléon pendant toute cette campagne, ont amené le plus funeste résultat : en face d'un grand fleuve qu'il faut franchir, les Français se trouvent resserrés entre Kutusoff, Wittgenstein et Tchitchgoff à la tête de cent quarante mille combattants qui occupent tous les passages.

Le duc de Reggio reçoit la mission de reconnaître au-dessus et au-dessous de Borizow des positions favorables

pour jeter plusieurs ponts. On trouve un gué vis-à-vis de Stoudzianka ; sans perdre un seul instant, Napoléon ordonne aux généraux Chasseloup et Éblé de partir avec les pontonniers, les sapeurs, les caissons d'outils que lui-même avait voulu voir mettre en réserve à Orcha, et au duc de Bellune de marcher audacieusement et en toute diligence sur Wittgenstein.

Le maréchal doit empêcher à tout prix le général russe de se porter sur le duc de Reggio et de nous devancer à la Bérésina. Conformément à ses instructions, le duc de Reggio a fait toutes les démonstrations possibles pour tromper l'ennemi vers le point de Stoudzianka, où ont lieu tous nos préparatifs de passage, que le maréchal espère opérer le 24 novembre. Cette attente est déçue ; à minuit, un courrier vient annoncer, au contraire, que nous sommes encore à Borizow, et que l'ennemi s'est renforcé sur les bords du fleuve : le duc de Reggio demande des secours.

Mortier part avant le jour, et l'Empereur donne au duc de Bellune l'ordre de couper la route de Lepel, afin que l'ennemi ne puisse surprendre Oudinot dans une position qui devient de plus en plus critique. Heureusement que Tchitchgoff, trompé par des démonstrations habilement conçues, a pris le change sur nos véritables dispositions, et que, descendant la Bérésina au moment où nous la remontions, il a emmené avec lui ses forces très-loin au-dessous de Stoudzianka.

(A suivre)

NAPOLÉON N'AIME PAS A ATTENDRE

Napoléon se rendit à Strasbourg le 25 septembre 1805, et le lendemain la Grande Armée commença à défilé sur le pont de Kehl. Au moment de son arrivée, l'empereur avait ordonné que la plupart des officiers-généraux se rendissent sur les bords du Rhin le jour suivant à six heures du matin.

Ce jour-là donc, une heure avant celle de ce rendez-vous, et malgré la pluie qui tombait par torrents, Napoléon se transporta à la tête du pont, pour s'assurer de l'exécution des ordres qu'il avait donnés, et là il fut continuellement exposé à la pluie jusqu'au moment où les premières colonnes eurent franchi le pont et se furent rangées par divisions de l'autre côté du fleuve.

Dans cette circonstance, il fut mouillé de telle sorte, que l'eau qui décollait de ses habits et se réunissait sous le ventre de son cheval, avait fini par y former comme une petite gouttière. Son chapeau était telle-

ment imbibé de pluie, que le derrière retombait sur ses épaules ; on eût dit de ces feutres que portent les charbonniers de Paris.

Bientôt les généraux auxquels il avait donné rendez-vous vinrent l'entourer. Quand il les vis rassemblés, il leur dit :

— Voilà un grand pas de fait contre nos ennemis.

Puis regardant autour de lui, il ajouta d'un air surpris :

— Mais où est donc Vandamme ?... Pourquoi n'est-il pas ici ?... Serait-il mort ?...

Personne ne disait mot. Le général Chardon, très-aimé de l'empereur, se hasarda à prendre la parole :

— Sire, dit-il, il serait possible que le général Vandamme dormît encore ; nous avons bu hier, ensemble, quelques verres de vin du Rhin à la santé de Votre Majesté, et sans doute...

— Général, interrompit Napoléon avec sévérité, vous avez bien fait de boire hier à ma santé, mais aujourd'hui Vandamme a tort de dormir quand il sait que je l'attends.

Chardon offrit de dépêcher un de ses aides-de-camp à son compagnon d'armes.

— Laissons dormir Vandamme, dit Napoléon d'un ton d'humeur ; il se réveillera peut-être ! alors je lui parlerai. Au même instant Vandamme parut ; il avait le teint pâle et le maintien embarrassé.

— Général, lui dit Napoléon en lui lançant un regard sévère, il paraît que vous avez oublié l'ordre que j'avais donné hier ?

Vandamme chercha à s'excuser en répondant :

— Sire, c'est la première fois que cela m'arrive ; je puis assurer à Votre Majesté que j'étais encore très-incommodé ce matin, parce que...

— Parce que vous vous êtes grisé hier comme un Allemand, interrompit Napoléon avec vivacité ; mais, ajouta-t-il aussitôt, dans la crainte que cela ne vous arrive une seconde fois, vous irez combattre sous les drapeaux du roi de Wurtemberg, afin de donner aux Allemands, si c'est possible, une leçon de sobriété.

Vandamme s'éloigna, non sans dissimuler le chagrin que lui faisait éprouver cette disgrâce ; et le même jour, il rejoignit le corps d'armée Wurtembergeois, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur.

Après la campagne il revint trouver l'empereur. Sa poitrine était couverte de décorations, et il était chargé d'une lettre autographe du roi Frédéric. Napoléon après avoir lu cette lettre, dit à Vandamme :

— Général, n'oubliez jamais que si j'estime les braves, je n'aime pas ceux qui dorment quand je les attends ; n'en parlons plus.

* * *

Le chef d'escadron Wuillemy, accompagné d'un seul homme, mais feignant d'être suivi d'un corps considérable, avait décidé cent Autrichiens à mettre bas les armes. L'Empereur le fit entrer dans sa garde avec son grade.

Au pont de Lech, le brigadier Marente, cassé la veille par son capitaine pour faute de discipline, voit cet officier entraîné par le courant du fleuve ; il vole à son secours et le sauve. Napoléon se fait présenter ce soldat :

— Tu es un brave homme, lui dit-il ; ton capitaine t'avait cassé, il avait eu raison. En lui sauvant la vie tu lui as prouvé que tu n'avais pas de rancune. C'est bien, l'un et l'autre vous êtes quittes. Mais moi, je ne le suis pas envers toi : je te nomme maréchal des-logis et te fais chevalier de la Légion-d'honneur. C'est à ton capitaine que tu dois ton avancement et cette récompense. Va donc le remercier.

NAPOLÉON EST UNE PUISSANCE.

Le général Mack trop lent à s'apercevoir qu'il allait être cerné par les Français, s'était décidé à rentrer dans Ulm. Sa situation devenait de jour en jour plus critique ; enfin, le 19 octobre, il consentit à se rendre avec toute sa garnison, et il écrivit en conséquence à l'Empereur.

Celui-ci lui envoya immédiatement Berthier, pour traiter des conditions de la capitulation : il fut convenu que le lendemain les troupes autrichiennes se rendraient prisonnières avec armes et bagages, et que la place serait remise avec tous ses approvisionnements et ses munitions.

A deux heures de l'après-midi, au moment où cette formalité si pénible pour les Autrichiens allait s'accomplir, l'armée française se rangea en bataille sur les hauteurs, à un quart de lieue environ d'Ulm, dans tout l'éclat de la grande tenue militaire.

Napoléon un peu en avant de son brillant état-major et entouré de sa garde, s'était placé sur une petite éminence formée par un bloc de rochers. A côté de lui était un grand feu de bivouac près duquel il avait fait avancer la musique de son premier régiment de grenadiers à pied.

Aussitôt que les portes de la place s'ouvrirent, les tambours, accompagnés des fifres, battirent la marche, puis la musique se fit entendre. Alors l'armée autrichienne commença à défiler en silence, et l'arme sous le bras gauche. Elle alla, corps par corps, jeter ses armes dans un immense fossé que l'on avait creusé exprès au bas du monticule où se tenait Napoléon.

Trente-trois mille hommes, dont deux mille de cavalerie, avec dix-neuf généraux, quarante drapeaux et soixante pièces de canon suivies de leurs caissons attelés, passèrent devant la Grande-Armée. La cavalerie autrichienne, ayant mis pied à terre, livra ses chevaux aux chasseurs de la garde. En se dépouillant de leurs armes ces soldats criaient : " Vive l'empereur !

Le général Mack était là : il répondit à des officiers de la garde qui s'étaient adressés à lui sans le connaître :

— Vous voyez devant vous le malheureux Mack.

D'autres généraux disaient :

— Messieurs, il est impossible de résister aux manœuvres de votre Empereur : ses combinaisons nous ont perdus.

* * *

Pendant ce temps, Napoléon, toujours calme, affaissé sur son cheval blanc, la main qui tenait les rênes posée sur l'arçon de sa selle, l'autre appuyée sur la hanche droite, conservait en apparence la plus froide impassibilité ; mais il y avait dans son regard un feu qui eût fait reculer une armée toute entière.

Cependant il entendit derrière lui un propos qui lui fit froncer le sourcil : un officier-général de son état-major qui aimait à faire de l'esprit, racontait tout haut à ceux qui l'entouraient le prétendu bon mot d'un des soldats de sa division : " Je passais, dit-il, dans les rangs " il n'y a qu'un moment, et j'ai dit aux soldats : Eh ! " mes amis, voilà bien des prisonniers ?— C'est vrai, " mon général, m'a répondu l'un d'eux, nous n'avions " jamais vu tant de . . . *farceurs* à la fois."

L'Empereur, qui avait l'oreille à tout, se retourna et dit à cet officier-général d'un ton où perçait tout son mécontentement :

— Silence, Monsieur ! ne calomniez pas davantage vos soldats, qui ont toujours su joindre la générosité à la bravoure.

Puis il ajouta à demi-voix en s'adressant à ses aides-de-camp :

— Il faut se respecter bien peu pour insulter des hommes aussi malheureux que ceux que nous voyons

devant nous . . . Savary, allez dire de ma part au général X... de se retirer.

* * *

L'opération de cette remise d'armes dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. Lorsque la garnison d'Ulm eut entièrement défilé, Napoléon fit appeler auprès de lui les généraux autrichiens, qui semblaient tous très-attribés, il leur dit avec bonté mais d'un ton bref :

— Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste. Franchement, je ne sais pourquoi il se bat contre moi, j'ignore ce qu'il veut. Qu'il dise un mot, et cent cinquante mille hommes prêts à s'ent'égorgor, peuvent rentrer tranquillement dans leurs foyers.

— Sire, répondit Mack, l'empereur d'Allemagne, mon maître, ne voulait pas la guerre ; il y a été contraint par la Russie.

— Qu'est-ce à dire, *contraint* ? . . . répliqua Napoléon en se redressant sur son cheval ; est-ce que l'on contraint une puissance ? Alors quel rôle a donc consenti à jouer votre empereur ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre, moi (et il appuya encore sur ce mot), à faire ce que je ne veux pas ? Aussi, moi, suis-je une puissance ! . . . mais lui ! . . .

ÇA UNE PATRIE !

La prise d'Ulm frappa d'étonnement les peuples et les rois d'Europe ; mais elle ne compléta pas cependant la défaite des Autrichiens, et l'archiduc Ferdinand qui était parvenu à rallier les débris épars de son armée, se présenta de nouveau au combat.

" Nous allons les exterminer," avait dit Napoléon en attendant cette nouvelle.

En effet, il se porta au-devant d'eux, les culbuta sur plusieurs points, les chassa devant lui, et, le 13 novembre 1805, il faisait son entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche, à la tête de sa vieille garde.

Pendant que l'on défilait, un grenadier, scandalisé de la quantité de boue que le mauvais temps, les pluies continuelles et le défaut de soin avaient accumulée dans la grande rue de Vienne, dit d'un ton de mépris à un de ses camarades, en lui désignant quelques Viennois à tournure hétéroclite que la curiosité avait attiré sur leur passage :

— Et ils ont le front d'appeler cela une patrie ! il n'y a que de la crotte.



UN HYPNOTISEUR BATTU PAR SES VICTIMES

HYPNOTISEUR BATTU

La scène que représente notre gravure s'est passée récemment à Indianopolis. Deux jeunes femmes avaient cédé aux instances d'un professeur d'hypnotisme et s'étaient laissées endormir par lui.

L'une d'elle fut ensuite couchée dans un cercueil et laissée là pendant deux jours et deux nuits sans boire ni manger. Elle a trouvé la couche très dure, endurant par là-même des souffrances qui l'empêcheront d'y retourner de son vivant.

C'est de là qu'est venue la correction que représente notre illustration, mais qui n'est pas bien dans le genre de leur sexe. Cela est dû sans doute à ce que leur système nerveux n'était pas assez remis des trances hypnotiques.

EN CORSE

(Voir gravure, page 313)

Le "Petit Journal" nous apporte le récit d'un arrestation dramatique de contrebandiers en Corse.

Une rencontre a eu lieu récemment près de Lagone, entre la gendarmerie de Vico et les bandits Paul-Antoine-François Paoli, dit Cighetto, Mathieu Poli, et leur guide Polo Poli.

Sommés de s'arrêter, les deux bandits ont fait feu sur les gendarmes, qui ont riposté immédiatement.

Le bandit Cighetto et le guide, mortellement frappés, tombèrent pour ne plus se relever.

Quand au bandit Poli, il a pu, grâce à la hauteur du maquis, se soustraire à l'attaque et prendre la fuite.

Aucun des gendarmes n'a été atteint.

Marius Cabasson, de Marseille, à un estomac d'autruche et il s'en vante à tout propos ; un jour, cependant, son ami Balantesque émit des doutes à cet égard.

—Mon cer, lui dit Marius, je ne veux pas parier, je te volerais ; j'ai déjà gagné ce pari-là. Un zeune homme de la Ciotat ne voulait pas me croire. Nous voilà rendu au Jardin zoologique. Il prend son mouchoir, y fait quatre nœuds et le présente à l'autruche ; l'autruche l'avale. Je prends mon mouchoir, j'y fais cinq nœuds et je l'avale aussi. Le zeune homme de la Ciotat prend un caillou ; l'autruche n'en fait qu'une bouchée. Je prends deux cailloux et je les engloutis. Le zeune homme prend une clef, la tend à l'autruche ; elle avance le bec, saisit la clef, et, après quelques efforts, elle ingurzite la clef.

—Bagasse ! murmura l'ami Balantesque, qu'est-ce que tu as pu faire après ça, toi ?

—Moi ?... z'ai avalé la serrure, parbleu !



ENFANT ENLEVÉ DANS LA RUE

Il a été créée toute une sensation dans Buffalo, N.-Y. par l'incident que représente notre gravure. Une femme et une bonne conduisant une voiture d'enfant, cheminaient tranquillement dans la rue lorsqu'un homme a surgi tout à coup, s'est emparé du bébé et a pris sa course.

Mais la mère a été prompte à sauter sur le ravisseur pour reprendre son enfant. C'est alors que celui-ci l'a frappée brutalement à la figure, pour s'en débarrasser et s'enfuir avec sa capture.

Un mot authentique d'un riche banquier israélite :
 Quelqu'un lui faisait remarquer que tout enchérissait.
 — Oui, fit-il négligemment, la vie est horriblement coûteuse. Dans quarante ans d'ici, je ne sais pas comment les chrétiens feront pour vivre.

Mlle P. . . . a de tout petits yeux, qu'on dirait percés avec une vrille.
 L'autre jour, elle disait en parlant de quelqu'un :
 — Cet homme-là m'a donné dans l'œil.
 — Il faut qu'il ait visé bien juste, riposta une bonne amie.

Chez un photographe :
 — Monsieur, je désirerais avoir le portrait de mon oncle.
 — Je suis à votre disposition, monsieur ; quand comptez-vous amener monsieur votre oncle ?
 — Il est mort.
 — Alors vous avez un portrait de lui ?
 — Non, mais voici sa police d'assurance avec son signalement.

Se trouvant court d'argent, le peintre D. . . ., qui a quelque talent, fait venir un marchand de tableaux.
 — Que me donnez-vous de cette toile ? demande-t-il.
 — Vingt francs.
 — Vingt francs ! Vous plaisantez ! Je ne meurs pas encore de faim.
 Alors le marchand, froidement :
 — C'est bien, j'attendrai.

Un accusé, que l'on venait d'acquitter, remercie l'un des témoins dans l'affaire.
 — Mille mercis pour ce que vous avez dit.
 — Ah ! Monsieur, répondit le témoin, remerciez-moi plutôt pour ce que je n'ai pas dit

Un ami d'enfance de Guibollard vient de mourir d'une congestion cérébrale.

Le neveu du défunt lui raconte ses derniers moments.

— En sortant de table, dit-il, mon oncle s'est assis avec un journal dans la main, il a baissé la tête, il a ôté ses lunettes . . . et il est mort.

— Il a ôté ses lunettes ! . . . reprend Guibollard, ah ! tant mieux ! au moins il ne s'est pas vu mourir !

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

VI

— Cet éclat même, selon moi, doit nous servir. Sir Percival doit le redouter bien autrement que vous. La perspective d'un éclat, plus que toute autre chose, peut l'amener à composition...

A ces mots je me levais ; mais Laura me supplia de ne point la quitter.

— Vous le pousserez au désespoir, me disait-elle, et vous décuplerez nos périls...

Je sentais la vérité, — la décourageante vérité, — de ces sages paroles. Mais je ne pus me résoudre à en convenir vis-à-vis de ma sœur. Dans la position redoutable où nous étions placées, il n'y avait pour nous de ressources et d'espérances qu'à risquer les plus grands malheurs. Tout en mesurant mes termes, je le lui dis. Elle accueillit ma déclaration par un soupir amer, mais sans engager là-dessus aucune discussion. Elle s'informa seulement de la seconde lettre que je voulais écrire ; elle désirait savoir à qui cette lettre devait être adressée.

— A M. Fairlie, lui répondis-je : votre oncle est votre plus proche parent, et le chef de la famille. Il doit intervenir, il faut qu'il intervienne...

Laura secoua la tête assez tristement.

— Je sais, je sais, continuai-je ; votre oncle est un homme du monde, faible, égoïste, calculateur. Mais ce n'est pas, après tout, un sir Percival Glyde ; il n'a

pas auprès de lui des amis comme le comte Fosco. Je n'attends rien de sa bonté ni des sentiments affectueux qu'il peut nous porter, à vous ou à moi. Mais il fera tout au monde pour dorloter sa paresse et assurer le repos de sa chère personne. Si seulement, je parvenais à lui persuader que son intervention actuelle pourra lui épargner dans l'avenir des dérangements inévitables, des ennuis, une responsabilité quelconque, j'obtiendrais bien de lui que, dans son propre intérêt, il se mêlât de nos affaires. Je sais comment il faut le prendre, Laura ! J'ai la pratique de ce caractère à part.

— Obtenez seulement de lui que, pour quelque temps, il me laisse retourner à Limmeridge, et vivre là, bien tranquillement avec vous. J'y serai, je le sens, presque aussi heureuse qu'avant son mariage...

Ces paroles donnèrent un nouveau cours à mes pensées. Pourrions-nous placer sir Percival devant ce dilemme : ou de s'exposer au scandale de l'intervention légale destinée à protéger sa femme contre lui ; — ou de la laisser, sous prétexte d'une visite à son oncle, jouir provisoirement de tous les bénéfices d'une séparation à l'amiable ? Et pourrait-on s'assurer que, réduit à choisir entre ces deux alternatives, il dût nécessairement opter pour la seconde ? La chose était douteuse, plus que douteuse. Et pourtant, si peu d'espoir qu'offrit une pareille épreuve, encore méritait-elle d'être tentée. Aussi, faute de savoir ce que je pourrais faire de mieux, je pris le parti de la risquer.

— Votre oncle, dis-je, sera informé du désir que vous venez d'exprimer ; et en même temps je demanderai, à ce sujet, l'avis de notre jurisconsulte. Il peut en résulter, il en résultera, j'espère, quelque bien...

Je me levai encore une fois, après ces paroles, et Laura, de nouveau, voulut me faire rasseoir.

— Ne me quittez pas !... disait-elle,

avec un malaise évident. Mon bureau est sur cette table... Pourquoi n'écririez-vous pas ici ?

Il m'allait au cœur de lui refuser quoi que ce fût, même dans son propre intérêt. Mais il y avait déjà trop longtemps que nous étions enfermées tête-à-tête. Exciter de nouveaux soupçons, c'était peut-être nous enlever l'unique chance que nous eussions de nous revoir encore. Il était grand temps de me montrer, tranquille et comme si de rien n'était, parmi les misérables ; qui dans ce moment-là même, au rez-de-chaussée, s'occupaient et s'entretenaient de nous. J'expliquai à Laura cette déplorable nécessité, que je l'amenaï à comprendre aussi bien que moi.

— D'ici à une heure, ou peut-être moins, lui dis-je, vous me verrez revenir, chère petite. Pour aujourd'hui, le plus mauvais est passé. Tenez-vous tranquille, et ne craignez rien !

— La clef est-elle sur la porte, Marian ? Puis-je m'enfermer ?

— Oui, sans doute ; voici la clef. Poussez le verrou, et jusqu'à ce que je remonte, n'ouvrez à personne !..

Je l'embrassai, en la quittant. Ce fut un vrai soulagement pour moi, tandis que je m'en allais, d'entendre grincer la clef dans la serrure, et de savoir ma sœur libre d'ouvrir ou de fermer sa porte.

VII

« 19 juin. » — J'étais à peine arrivée sur le palier, quand ce bruit de porte fermée me suggéra la précaution de clore aussi ma chambre, et de ne jamais en sortir sans en emporter la clef avec moi. Mon « Journal » était déjà mis à l'abri, avec d'autres papiers essentiels, dans le tiroir de ma table ; mais mille petits articles de bureau demeuraient à la libre disposition des allants et des venants.

Aucun indice ne m'apprit qu'il fût entré quelqu'un dans la chambre pendant que

je causais avec Laura. Mes affaires de bureau (que le domestique avait ordre de ne jamais mettre en ordre) étaient éparpillées sur la table comme à l'ordinaire. Le seul détail, à elles relatif, qui m'étonnât quelque peu, fut que mon cachet se trouvait très-bien rangé, dans la même petite auge de laque où je place mes crayons et ma cire. Or, il n'est pas dans mes habitudes de le loger en cet endroit ; et je ne me rappelais pas, en effet, l'y avoir mis. Mais comme, d'autre part, je n'avais aucun souvenir de la place exacte où je l'avais négligemment jeté, je ne voulus pas ajouter, aux perplexités dont les événements de la journée m'avaient rempli l'esprit, une préoccupation quelconque à propos de cette bagatelle. Je fermai la porte, mis la clef dans ma poche, et descendis sans plus de retard.

Madame Fosco était seule sous le vestibule, occupée à contempler le baromètre.

— Il baisse encore, disait-elle ; j'ai bien peur qu'il ne faille s'attendre à de la pluie... Son visage avait repris son expression habituelle, sa nuance normale. Mais la main dont elle me montrait le cadran du baromètre semblait encore frémir quelque peu.

Avait-elle déjà conté à son mari qu'elle venait de surprendre Laura le traitant, en ma présence, de « vil espion ? » Le soupçon, très-fortement enraciné en moi, qu'elle avait dû lui signaler cette injure ; la conviction que m'avaient laissée mille petites révélations involontaires, échappées à madame Fosco, et qui me prouvaient qu'en dépit de sa civilité de commande, elle en voulait encore à sa nièce de se trouver à l'état d'obstacle vivant, entre elle et le legs de dix mille livres sterling ; — toutes ces idées firent en même temps irruption dans mon esprit ; toutes me poussaient à parler dans le vain espoir d'atténuer par mon influence, par mon éloquence plus ou moins persuasive, l'imprudente offense de Laura.

—Puis-je espérer que vous m'excusez, madame Fosco, si je me permets d'aborder avec vous un sujet particulièrement pénible ? . . .

Elle croisa ses mains devant elle, puis, solennellement, inclina la tête sans prononcer une parole, et, pendant quelques instants sans détourner ses regards des miens.

—Lorsque vous avez été assez bonne pour me rapporter mon mouchoir, continua-t-elle, je crains beaucoup que le hasard ait fait arriver jusqu'à vos oreilles quelques mots prononcés par ma sœur ; ces mots, je ne veux ni les répéter ni les défendre. Je me permettrai d'espérer que vous ne les avez point jugés assez importants pour en entretenir le comte.

—Leur importance, en effet, est nulle à mes yeux, repartit madame Fosco, avec une brusquerie significative. Mais, ajouta-t-elle, prompte à reprendre son attitude glaciale, même quand il s'agit de bagatelles, je n'ai pas de secrets pour mon mari. Lorsqu'il a remarqué, tout à l'heure, que j'avais l'air peiné, mon devoir était, je le regrette, de ne pas lui cacher la cause de mon chagrin ; et je vous avouerai franchement, miss Halcombe, que je la lui ai fait connaître.

J'avais pressenti le coup ; et, cependant, lorsqu'elle prononça ces paroles, je me sentis, de la tête aux pieds, envahir par un froid mortel.

—Souffrez que je vous supplie, madame Fosco . . . et que je supplie le comte, avec toute l'ardeur dont je suis capable, . . . de faire la part de la triste position où ma sœur est placée. Elle parlait tout à l'heure sous le coup des insultes, des injustices que son mari lui a fait subir, et quand elle laissait échapper ces expressions téméraires, j'affirme qu'elle avait cessé d'être elle-même. Puis-je espérer qu'elles lui seront sagement et généreusement pardonnées ?

—Vous le pouvez en toute assurance, dit derrière moi la voix du comte, tou-



Madame Fosco était venue monter sa garde. (page 332)

jours calme et grave. Avec son allure féline, il s'était glissé hors de la bibliothèque, son livre à la main ; et, sans que je m'en fusse doutée se trouvait à deux pas de nous.

—Lorsque lady Glyde s'est permis ces paroles irréflechies, continua-t-il, elle a commis envers moi une injustice que je

déplore, — et que j'excuse. Ne revenons plus jamais sur ce sujet, miss Halcombe. Accordons-nous pour la laisser tomber dans l'oubli, à partir de ce moment même.

—Vous êtes bien bon, lui dis-je ; vous me soulagez au delà de . . .

J'essayai de continuer, mais il avait les

yeux sur moi. Cet implacable sourire, dont il masque toutes ses pensées, était répandu, inflexible et dur, sur sa face large et polie.

La méfiance que m'inspirait son insupportable perfidie, jointe au sentiment que j'avais de m'être dégradée en m'abaissant devant sa femme et devant lui, pour nous

les concilier, me troubla et me fit perdre contenance à ce point que, parfaitement incapable d'achever ma phrase, je restai devant eux debout et muette...

—Je vous supplie à genoux de ne rien ajouter, miss Halcombe; je suis vraiment honteux que vous ayez cru nécessaire d'en dire si long... En achevant ces paroles courtoises, il me prit la main.— Oh! comme je m'en veux et me méprise! oh! comme j'y trouve peu de consolation, même en me disant que j'ai souffert tout cela pour l'amour de Laura!— Il me prit la main, qu'il porta jusqu'à ses lèvres venimeuses. Jamais jusqu'à ce moment, je n'avais bien connu toute l'horreur qu'il m'inspirait.

Cette innocente familiarité me tourna le sang comme si elle eût été la dernière insulte qu'un homme pût se permettre envers moi. Pourtant, je lui cachai mon dégoût, — j'essayai de sourire, — et moi, jadis impitoyable dans mon mépris pour la trompeuse humeur des autres femmes, je fus aussi fausse que la pire d'entre elles, aussi fausse que le Judas dont les lèvres venaient de toucher ma main.

Je n'aurais pas pu conserver ce sang-froid dégradant, — et la certitude que j'en ai me relève seule à mes propres yeux, — s'il avait persisté plus longtemps à tenir ses yeux attachés sur mon visage. La fauve jalousie de sa femme vint à mon secours au moment où ils'emparaient de ma main, et détourna forcément l'attention de ce redoutable scrutateur. Les yeux bleus de madame Fosco, ses yeux si froids, s'illuminèrent de chartés nouvelles; ses joues, d'un blanc terne, se teignirent de vives couleurs: en une seconde, elle rajeunit de plusieurs années.

—Comte, dit-elle, vos formes de politesse étrangère ne sont point appréciées par les Anglaises.

—Pardon, mon ange! la meilleure Anglaise, et la plus aimée qui soit au monde, sait parfaitement les apprécier.... A ces mots, il laissa retomber ma main, et, au

lieu d'elle, il porta tranquillement à ses lèvres celle de sa femme.

Je remontai précipitamment pour me réfugier chez moi. Si j'avais eu le temps de la réflexion, mes pensées, quand je me retrouvai seule, m'auraient amèrement fait souffrir. Mais ce n'était pas l'heure de m'abandonner à de vaines rêveries. Fort heureusement pour le calme et le courage qu'il me fallait conserver, c'était l'heure d'agir, d'agir sans repos ni trêve.

Mes lettres à l'avocat et à M. Fairlie n'étaient pas encore écrites, et sans hésiter un moment, je m'occupai de leur rédaction.

Je n'avais pas l'embarras du choix entre mille ressources; — et du moins pour le début de la lutte, je ne pouvais compter que sur moi-même. Sir Percival n'avait, dans le voisinage, ni parent ni amis dont je pusse tenter de réclamer l'intercession. Il était dans les termes les plus froids, — et, pour quelques-unes, dans les plus mauvais termes, — avec les familles de son rang qui résidaient près de lui. Quand à nous, pauvres femmes, nous n'avions ni père ni frère pour venir dans ce château prendre notre cause en main.

Il ne restait donc qu'à écrire ces deux lettres d'une portée si douteuse, — ou à mettre Laura dans son tort, ainsi que moi, et à rendre impossible pour l'avenir toute négociation pacificatrice, en nous échappant secrètement de Blackwater-Park. Pour légitimer cette seconde alternative, il ne fallait rien moins que les dangers personnels les plus imminents. On devait, avant tout, tenter l'épreuve des lettres; c'est ce qui me les fit écrire.

Je ne parlai point d'Anné Catherick à M. Kyrle, parce que (je l'avais insinué à Laura) ce sujet se trouvait compliqué d'un mystère que je n'avais encore pu éclaircir, et dont il eût été par conséquent, inutile d'entretenir un homme d'affaires. J'abandonnai à mon correspondant le soin d'attribuer, s'il le voulait, à de nouvelles disputes sur les questions d'argent,

l'avisante conduite de sir Percival; et je le consultai simplement sur la protection que les lois pourraient offrir à Laura, dans le cas où son mari ne voudrait pas permettre qu'elle quittât provisoirement Blackwater-Park et revint à Limmeridge avec moi.

Je le renvoyai à M. Fairlie, pour les détails accessoires de cette dernière combinaison; je lui donnai l'assurance que j'étais autorisée à lui écrire au nom de Laura, et je terminai en le suppliant de faire pour ma sœur, — comme la représentant, et sans perdre une minute, — tout ce qui lui serait humainement possible.

La lettre à M. Fairlie m'occupa immédiatement après. En invoquant son appui, je fis valoir principalement les motifs que j'avais indiqués à Laura comme les mieux faits pour le tirer de son éternelle torpeur; je lui envoyai copie de ma lettre à l'avocat, pour lui bien prouver qu'il s'agissait de choses sérieuses; et je lui présentai notre retraite à Limmeridge comme le seul compromis capable d'empêcher que le péril et le chagrin actuels de Laura n'aboutissent inévitablement, et dans un assez bref délai, à mettre son oncle de moitié dans les embarras qui la viendraient assiéger.

Quand j'eus fini, cacheté les deux enveloppes, mis les deux adresses, je retournai chez Laura, lui portant les deux lettres pour la bien convaincre qu'elles étaient écrites.

—Quelqu'un vous a-t-il dérangée? lui demandai-je, quand elle m'ouvrit la porte.

—Personne n'est venu frapper, répondit-elle; mais, dans la première pièce, j'ai entendu quelqu'un.

—Un homme ou une femme?

—Une femme. J'ai entendu le bruit de sa robe.

—Le bruit que fait la soie?

—Précisément; le "frou-frou" du taffetas....

Madame Fosco était bien évidemment

venue monter sa garde. Le mal qu'elle pouvait nous faire directement ne m'inspirait que fort peu de crainte. Mais celui qui pouvait nous venir d'elle, connue instrument zélé des projets de son mari, était trop redoutable pour n'en pas tenir compte.

—Qu'est devenu le bruissement de cette robe quand vous avez cessé de l'entendre dans votre antichambre? demandai-je à ma sœur. Ne s'en est-il pas allé rasant la muraille tout le long du couloir?

—Oui; je restais immobile, l'oreille tendue, et c'est ce qui est arrivé.

—De quel côté allait-il?

—Du côté de votre chambre....

Je me mis à réfléchir de plus belle. Ce bruit n'avait pas frappé mes oreilles. Mais j'étais alors profondément absorbée par ma correspondance; de plus, j'ai la main assez lourde, et mes sers de plumes d'oie qui grattent bruyamment le papier. Madame Fosco devait entendre le grattamento de ma plume bien plus probablement que je ne devais distinguer le frou-frou de sa robe. Encore une bonne raison (si j'en avais eu besoin) pour ne pas risquer mes lettres dans la boîte du vestibule.

Laura me vit pensive: — Encore des difficultés, dit-elle avec accablement. Encore des difficultés, des périls!

—Point de périls, répondis-je. Quelques petits embarras, c'est possible. Je songe au moyen le plus sûr de faire passer mes deux lettres dans les mains de Fanny.

—Vous les avez donc écrites, ces lettres? Oh! Marian, ne vous exposez pas! Je vous en supplie, ne courez pas pour moi aucun risque!

—Non, non, — n'ayez pas peur!... Quelle heure est-il, maintenant!....

Il était six heures moins un quart. J'avais le temps d'aller à l'auberge du village, et de revenir, avant le dîner. Si j'attendais jusqu'au soir, je pourrais fort bien ne pas trouver une seconde occasion de quitter en toute sûreté le château.

— Laissez la clef dans votre serrure, dis-je à Laura, et n'ayez pour moi aucune crainte. Si vous entendez demander où je suis, appelez à travers la porte, et dites que je suis allée prendre l'air !

— Quand serez-vous de retour ?

— Sans faute, avant le dîner. Courage, ma chère belle. D'ici à demain nous aurons, agissant pour vous, un brave homme dont les idées sont nettes et les intentions sincères. Après M. Gilmore lui-même, notre meilleur ami est certainement l'associé de M. Gilmore...

Un moment de réflexion, dès que je fus seule, me convainquit que je ferais mieux de ne pas me montrer dans mon costume de promenade avant de m'être assurée de ce qui se passait à l'étage inférieur du château. Je ne m'étais pas encore informée de sir Percival, et il fallait savoir s'il était sorti ou non.

Le ramage des canaris dans la bibliothèque, et l'odeur du tabac qui filtrait à travers la porte restée entr'ouverte, m'apprit immédiatement où était le comte. J'y jetai, en passant, un coup d'œil par-dessus mon épaule, et m'aperçus, à mon grand étonnement, qu'il faisait pour la femme de charge, avec toutes les recherches de sa politesse obséquieuse, une exhibition complète de ses oiseaux si bien appris.

Il avait dû tout spécialement l'inviter à les venir voir ; d'elle-même, en effet, jamais elle n'eût osé pénétrer dans la bibliothèque. Or les moindres actions de cet homme ont, au fond de chacune d'elles, un mobile parfaitement défini. En ceci, quel pouvait être son but.

Ce n'était pas le moment de chercher à pénétrer ses motifs. Je me mis en quête de madame Fosco, et la trouvai, selon sa coutume, s'adonnant à sa promenade gyrotatoire tout autour du grand bassin.

Je ne savais guère quel accueil je recevrais d'elle, à la suite de la crise jalouse dont j'avais été l'innocente cause si peu de temps auparavant. Mais, dans l'inter-

valle, son mari avait de nouveau apprivoisé la tigresse. Elle m'adressa la parole tout aussi poliment qu'à l'ordinaire. Mon seul projet, en l'abordant, était de m'informer si elle savait ce que sir Percival avait du devenir. Je réussis à faire indirectement tomber la conversation sur ce sujet, et, après quelques minutes d'écriture de part et d'autre, elle finit par me dire qu'il était sorti.

— Lequel de ses chevaux a-t-il pris ? demandai-je négligemment.

— Aucun, répondit-elle. Sir Percival s'en est allé à pied, il y aura bientôt deux heures. Autant que j'ai pu le comprendre, il s'agissait de commencer une nouvelle enquête au sujet de cette femme qu'on appelle Anne Catherick. Le vif désir qu'il paraît avoir de retrouver ses traces me paraît excéder un peu les bornes de la raison. Sauriez-vous par hasard, miss Halcombe, si la folie de cette femme est réellement dangereuse ?

— Je l'ignore, madame la comtesse.

— Est-ce que vous rentrez ?

— Mais, oui... pourquoi pas ! Je suppose qu'il sera bientôt temps de s'habiller pour le dîner...

Nous entrâmes ensemble dans le château. Madame Fosco se traîna paresseusement jusqu'à la bibliothèque dont elle referma la porte derrière elle. Je cours sans retard prendre mon chapeau et mon châle. Il n'y avait pas une minute à perdre si je voulais aller chercher Fanny dans son auberge, et revenir à temps pour le dîner.

Lorsque je traversai le vestibule, il était absolument désert, et les oiseaux avaient cessé de gazouiller dans la bibliothèque. Je ne pouvais pas m'attarder à de nouvelles investigations, mais tout au plus m'assurer que la route était libre, et quitter alors le château avec les deux lettres bien en sûreté au fond de ma poche.

Une fois lancée vers le village, je me préparai à la chance de rencontrer sir

Percival. Tant que je n'aurais affaire qu'à lui seul, j'étais bien certaine de ne pas perdre ma présence d'esprit. Et toute femme, maîtresse d'elle-même, peut tenir tête, en n'importe quelle circonstance, à un homme dominé par son humeur. Sir Percival ne m'effrayait pas comme le comte. En me faisant connaître le but de sa dernière sortie, la comtesse, au lieu de m'agiter, m'avait calmée. Tant que le désir de retrouver Anne Catherick serait chez lui le souci dominant, nous pourrions, Laura et moi, espérer quelque trêve à l'activité de ses persécutions. Aussi était-ce pour nous tout comme pour Anne elle-même, que j'espérais voir échouer les poursuites auxquelles il s'acharnait contre elle. Je l'espérais, dis-je, et c'était l'objet de mes ferventes prières.

Je parvins, d'un pas aussi rapide que la chaleur le permit, au chemin de traverse conduisant vers le village ; je regardais derrière moi, de temps en temps, pour m'assurer que je n'étais pas suivie.

Rien ne me parut avancer dans la même direction que moi, durant tout ce trajet, si ce n'est un chariot de paysan qui rentrait à vide. Le bruit de ses roues massives ne laissait pas de me gêner un peu ; et quand je m'aperçus que ce chariot prenait, de même que moi, le chemin du village, il me parut à propos de m'arrêter pour le laisser passer, et de le suivre de loin lorsqu'il m'aurait devancé. En le regardant avec plus d'attention que je n'avais fait encore, il me sembla que j'apercevais, par intervalles, les pieds d'un homme qui le suivait de fort près ; le charretier, au contraire, marchait devant, à côté de ses chevaux. Le chemin de traverse, dans la portion que je venais de franchir, était si étroit, que le chariot, venant après moi, rasait, à droite et à gauche, les arbres et les buissons ; et, pour vérifier si j'avais ou non été trompée par la vague impression dont je viens de rendre compte, il me fallut attendre qu'il fût passé devant moi. J'avais mal vu,

selon toute apparence, car lorsque le chariot eut défilé sous mes yeux, je n'aperçus absolument personne sur le chemin.

J'arrivai à l'auberge sans avoir rencontré sir Percival, et sans avoir pu noter aucun autre incident. L'hôtesse, et j'en fus charmée, avait reçu Fanny avec toute la cordialité possible. Cette bonne fille était installée dans une petite pièce, à l'écart de celle où les buveurs viennent faire tapage, et on lui avait assigné, dans le haut de la maison, une chambre à coucher très-propre. En m'apercevant, elle se remit à pleurer, disant avec assez de vérité, la pauvre enfant, qu'il était "terrible" de se voir ainsi rejetée à travers le monde, comme si elle avait commis quelque faute impardonnable, lorsque personne n'avait rien à lui reprocher, — pas même le maître qui l'avait chassée.

— Tâchez, ma fille, de vous résigner, lui dis-je. Votre maîtresse et moi nous vous restons attachées, et nous prendrons soin de votre réputation n'ait pas à souffrir de tout ceci. Écoutez-moi, maintenant. J'ai fort peu de temps à perdre, et je vais vous confier un message de grande importance. Vous veillerez avec le plus grand soin sur ces deux lettres. Celle où j'ai mis un timbre doit être jetée à la poste, demain, dès votre arrivée à Londres. Quand à l'autre, adressée à M. Fairlie, vous devez la remettre vous-même en ses mains, aussitôt que vous serez rentrée chez vous. Gardez-les toutes deux sur vous, et ne les confiez, même pour un moment, à qui que ce soit : elles sont de la dernière importance pour les intérêts de votre maîtresse...

Fanny plaça les lettres dans le corsage de sa robe : — Elles resteront là, miss, dit-elle, jusqu'à ce que vos instructions aient pu être suivies de point en point.

— Prenez soin, demain matin, de ne pas arriver trop tard à la station, continuai-je. Et quand vous verrez la femme de charge de Limmeridge, dites-lui, tout en la complimentant de ma part, que vous

êtes à mon service jusqu'à ce que lady Glyde ait pu vous reprendre au sien. Nous nous retrouverons peut-être plus tôt que vous ne pensez. Ainsi donc, gardez bon courage, et ne manquez pas le train de sept heures.

— Merci, miss, merci mille fois ! D'entendre votre bonne voix, cela vous remet le cœur. Veuillez présenter mes respects à milady, et lui dire que, pour le temps qui m'a été laissé, j'ai mis les choses en aussi bon ordre que possible... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... qui donc l'habillera aujourd'hui pour le dîner ?... Tenez, miss, quand j'y pense, cela me navre...

* * *

Lorsque je rentrai au château, il ne me restait guère plus d'un quart d'heure, et pour ma toilette du dîner, et pour échanger, avant de descendre, quelques mots avec Laura.

— Les lettres sont dans les mains de Fanny, lui dis-je tout bas, en passant devant sa porte... Comptez vous dîner avec nous ?

— Oh ! non, — pour rien au monde !

— Serait-il arrivé quelque chose ?... Quelqu'un vous aurait-il encore effrayé ?

— Oui, tout à l'heure ; sir Percival...

— Est-ce qu'il est entré chez vous ?

— Non, il m'a fait peur en heurtant à la porte :— Qui est là ! ai-je demandé.— Vous le savez, m'a-t-il répondu. Vous déciderez-vous à me dire le reste ? Il le faudra bien !... Tôt ou tard, je vous arracherai ce secret... Vous savez où est présentement Anne Catherick !— En vérité, en toute vérité, je l'ignore. — Vous le savez, a-t-il répliqué. Mais prenez garde ! je viendrai à bout de votre entêtement ! Je vous arracherai ce que je veux savoir !... Sur ces mots, il s'en est allé... Il s'en est allé, Marian, il y a tout au plus cinq minutes.

Donc, Anne n'était pas découverte ! Pour ce soir encore, nous étions sauvés. Sir Percival n'avait pas retrouvé la trace perdue.

— Vous descendez, Marian ?... Revenez me voir dans la soirée !

— Oui, certainement. Si je remonte un peu tard, n'allez pas vous inquiéter... Il me faut prendre garde de les blesser en les quittant de très bonne heure...

Le dernier coup sonna et je partis en toute hâte...

Sir Percival conduisit madame Fosco dans la salle à manger, et le comte m'offrit son bras. Il avait très-chaud, il était très-rouge, et ne paraissait pas avoir donné à sa toilette les soins habituels dont il était si prodigue. Était-il donc sorti, lui aussi, avant le dîner, et son retour avait-il été retardé ? ou bien souffrait-il seulement de la chaleur un peu plus qu'à son ordinaire ?

Quoiqu'il en fût, il était, sans aucun doute, en proie à quelque ennui secret, à quelque anxiété cachée que, nonobstant toute sa décevante habileté, il ne pouvait dissimuler absolument. Pendant toute la durée du repas, il ne parla guère plus que sir Percival lui-même, et de temps en temps, il jeta du côté de sa femme des regards où se peignait une inquiétude furtive que je remarquais en lui pour la première fois.

La seule obligation de société que ce qu'il gardait de sang-froid lui permit de remplir avec sa courtoisie habituelle, fut celle de se montrer toujours obstinément civil et attentif à mon égard. Quel dessein perfide il poursuit ainsi, je n'ai pu encore le découvrir ; mais quel que soit son but, depuis qu'il a mis le pied dans ce château, les moyens dont il s'est résolument servi pour arriver à ses fins, ont été une invariable politesse envers moi, une invariable humilité envers Laura, et une invariable résistance (coûte que coûte) aux brutales violences de sir Percival. Je soupçonnais déjà ceci lors de sa première intervention en notre faveur, le jour où l'acte fut présenté dans la bibliothèque à la signature de Laura ; maintenant, je

fais mieux que le soupçonner :— j'en suis certaine.

Lorsque madame Fosco et moi nous nous levâmes pour quitter la table, le comte, se levant aussi, parut vouloir nous accompagner au salon.

— Pourquoi vous en allez-vous ? demanda sir Percival... C'est à "vous" que je parle, Fosco !

— Je m'en vais, parce que j'ai diné assez, et assez bu, répondit le comte. Veuillez, Percival, excuser l'habitude étrange que j'ai contractée de m'en aller en même temps que les dames, tout comme j'arrive en même temps qu'elles.

— Laissez donc !... un autre verre de "claret" ne vous fera pas de mal... Reprenez séance comme un bon Anglais... Je voudrais causer tranquillement avec vous, pendant une demi-heure, à côté de ces bouteilles.

— Causer tranquillement, Percival ? je ne demande pas mieux ; mais pas à présent, et pas à côté des bouteilles... Un peu plus tard, si vous voulez bien... un peu plus avant dans la soirée.

— Voilà qui est poli, dit sir Percival avec emportement... C'est agir de bien bonne grâce, sur mon âme, que de traiter ainsi quelqu'un dans sa propre maison !...

Je l'avais vu, plus d'une fois, pendant le dîner, regarder le comte d'un air inquiet, et j'avais remarqué que le comte, en revanche, s'abstenait soigneusement de le regarder. Cette circonstance, combiné avec le désir exprimé par le maître de la maison d'un entretien tout à fait intime, et le refus obstiné que lui opposait son hôte, me remit en mémoire la vaine insistance que sir Percival avait mise quelque heures auparavant, à réclamer de son ami un entretien particulier hors de la bibliothèque. Le comte avait ajourné dans l'après-midi cette première requête ; il ajournait encore à l'issue du dîner. Quel que pût être le sujet qu'ils étaient appelés à discuter ensemble, il était évident que sir Percival lui accordait une

grande importance ; — et peut-être le comte l'envisageait-il comme dangereux au même degré, s'il fallait en juger par la répugnance qu'il manifestait à l'aborder.

Ces réflexions s'offrirent à moi pendant notre traversée de la salle à manger au salon. L'irritation avec laquelle sir Percival venait de commenter la retraite désobligeante de son ami n'avait pas produit le plus léger effet sur ce dernier. Le comte nous accompagna obstinément jusqu'à la table à thé, — perdit une ou deux minutes à rôder autour de nous, — puis, passant dans le vestibule, il en revint avec la boîte aux lettres dans ses mains. Il était alors huit heures, — l'heure à laquelle on expédiait régulièrement le courrier de Blackwater-Park.

— N'avez-vous rien pour la poste, miss Halcombe ? me demanda-t-il, s'approchant de moi et me présentant la boîte ouverte.

Je vis madame Fosco qui faisait le thé, s'arrêter tenant la pince au sucre, pour écouter ma réponse.

— Non, monsieur le comte ; je vous rends grâce. Je n'ai pas de lettres à faire partir aujourd'hui...

Il remit la boîte au domestique qui venait d'entrer dans l'appartement ; puis il s'assit au piano, et joua deux fois de suite l'air de cette joyeuse chanson des rues de Naples : "La mia Carolina". Sa femme, qui d'ordinaire était la personne la plus posée dans tous ses mouvements, expédia le thé aussi promptement que j'eusse pu le faire moi-même, — avala sa tasse en dix minutes, — et se glissa hors du salon sans le moindre bruit.

Je me levai pour en faire autant, — moitié parce que je la soupçonnais de vouloir pratiquer là-haut quelque trahison à l'égard de Laura ; moitié parce que j'étais bien résolue à ne pas rester seule dans la même pièce que son mari.

Avant que j'eusse pu gagner la porte, le comte me rappela pour me demander une tasse de thé. Lorsqu'il fut servi, je

tentai une fois encore de m'échapper. Une fois encore, il m'arrêta, en retournant au piano et me provoquant tout à coup à m'expliquer sur une question musicale, dans laquelle il affirmait que l'honneur de son pays était en jeu.

Vainement plaidai-je mon ignorance absolue en fait de musique, et les déplorables défaillances de mon goût en cette matière, il n'en appelait pas moins à mon jugement, de plus belle, avec une véhémence qui coupait court à toutes mes protestations : — Les Anglais et les Allemands (c'est ainsi qu'il donnait cours à son indignation) persistaient à reprocher aux Italiens leur impuissance à traiter en musique les genres les plus élevés. Les premiers parlaient sans cesse de leurs oratorios, les seconds, sans cesse de leurs symphonies. Les uns et les autres devaient-ils donc oublier son immortel ami et compatriote, l'illustre Rossini ? Qu'était donc le "Mosé" sinon un oratorio sublime, exécuté sur le théâtre au lieu d'être froidement chanté dans une salle de concerts ? Qu'était l'ouverture de "Guillaume Tell", sinon une symphonie pseudonyme ? Avais-je entendu jamais le "Moïse en Égypte" ? A supposer que je connusse tel ou tel opéra (il m'en nomma trois ou quatre) il prendrait la liberté de me demander si jamais rien de plus sublime et de plus grandiose a été trouvé par le génie d'un homme ? Puis, sans attendre un seul mot ou d'approbation ou d'objection, ne me quittant jamais du regard, il promenait à grand bruit sa main sur le piano, et chantait avec un enthousiasme orgueilleux les morceaux qui devaient enlever mon suffrage.

Pour toute interruption, de temps en temps, il me criait d'une voix farouche les titres de ces morceaux : — "Chœur des Égyptiens livrés à la plaie des ténèbres", miss Halcombe ! — "Récitatif de Moïse apportant les tables de la loi !" — "Prière des Israélites au passage de la Mer rouge !" — Ah ! ah !... Est-ce de la

musique sacrée ? Est-ce sublime, oui ou non ?... — Le piano tremblait sous ses mains puissantes, et les tasses à thé vibraient sur la table, tandis que tonnait sa forte basse-taille et que son pied lourd battait la mesure sur le parquet.

Il y avait quelque chose d'horrible, quelque chose de féroce et de vraiment diabolique dans les éclats de la joie que son chant et sa musique semblaient lui faire éprouver, comme aussi dans l'air de triomphe avec lequel il constatait l'espèce de fascination exercée sur moi, tandis qu'intimidée et comme asservie, je me rapprochais vainement de la porte sans oser jamais en franchir le seuil. Je fus enfin délivrée de cette obsession, non par mes propres efforts, mais par l'entremise de sir Percival. Il ouvrit la porte de la salle à manger, et appela pour demander ce que signifiait "ce tapage d'enfer". Le comte quitta aussitôt le piano : — Ah ! dit-il, si Percival arrive, adieu la mélodie, adieu l'harmonie !... La Muse du chant, miss Halcombe, va s'enfuir épouvantée ; et moi, vieux ménestrel chargé d'embonpoint, il me faudra exhaler au grand air le reste de mon enthousiasme !... Il passa, disant ceci, sous la verandah, mit ses mains dans ses poches, et reprit "sotto voce", dans le jardin, le récitatif de Moïse."

J'entendis sir Percival qui, des fenêtres de la salle à manger, appelait son ami. Mais celui-ci n'y prit point garde ; il semblait décidé à faire la sourde oreille. Cette "causerie tranquille" après laquelle le maître de la maison soupirait vivement, elle était encore ajournée, comme elle l'avait déjà été tant de fois, par la despotique et capricieuse volonté du comte.

Depuis le départ de sa femme, il m'avait retenu dans le salon pendant près d'une demi-heure. Comment avait-elle utilisé ce laps de temps ?

Je montai pour m'en enquérir, mais ne fis, à cet égard, aucune découverte ; et lorsque je questionnai Laura, il me fut démontré qu'elle n'avait rien entendu.

Personne n'était venu la déranger ; et la robe de soie n'avait frémi ni dans l'antichambre, ni dans le couloir.

Il était alors neuf heures moins vingt. Après être allée chercher mon "Journal" dans ma chambre, je m'installai chez Laura, et restai à lui tenir compagnie, tantôt écrivant, tantôt m'interrompant pour causer avec elle. Personne ne vint rôder autour de nous, et il ne se passa rien que de très-ordinaire. Nous demeurâmes ensemble jusqu'à dix heures. Je la quittai alors, après quelques paroles d'encouragement et lui souhaitant une bonne nuit. Elle referma sa porte derrière moi, lorsque nous fûmes bien convenues que je viendrais la voir, le lendemain matin, avant toute autre démarche.

J'avais encore, avant de me livrer moi-même au sommeil, quelques lignes à écrire dans mon "Journal" ; et en descendant au salon, lorsque j'eus définitivement quitté Laura, je résolus de n'y faire qu'une apparition, simplement pour offrir mes excuses, et de me retirer ensuite chez moi, une heure plus tôt qu'à l'ordinaire.

Sir Percival, ainsi que le comte et sa femme, y tenait séance. Le premier bâillait dans un grand fauteuil ; le comte lisait ; madame Fosco agitait un éventail autour de son front. Par un phénomène étrange, elle était cette fois très-rouge. Elle qui se vantait de n'être jamais incommodée par la chaleur, en souffrait évidemment, ce soir-là.

— Je crains, madame la comtesse, lui dis-je, que vous ne soyez pas tout à fait bien portante.

— C'est justement, répondit-elle, la remarque que j'allais vous adresser. Vous êtes pâle, ma chère...

"Ma chère" ! c'était la première fois qu'elle employait, vis-à-vis de moi, cette expression familière ! Elle avait aussi sur le visage, en articulant ces mots, un sourire insolent.

— Je souffre de la tête, ainsi que cela

m'arrive souvent, répondis-je d'un ton froid.

— Ah ! vraiment. Faute d'exercice, je suppose ? Une promenade avant le dîner, voilà justement ce qu'il vous eût fallu... Elle avait prononcé le mot "promenade" d'un ton singulièrement emphatique. M'aurait-elle, par hasard, vu sortir ? Au fond, cela m'importait peu. Les lettres, maintenant, étaient saines et sauvées entre les mains de Fanny.

— Venez fumer, Fosco ! dit sir Percival, qui se levait, regardant son ami avec une sorte d'inquiétude.

— Volontiers, Percival, quand ces dames se seront retirées, répondit le comte.

— Excusez-moi, comtesse, de vous donner l'exemple, dis-je à mon tour. Pour un mal de tête comme le mien, il n'est tel remède que le lit...

Je pris congé d'un chacun. Sur le visage de cette femme, au moment où nous nous donnâmes la main, reparut le même insolent sourire. Sir Percival ne m'accordait aucune attention. Il regardait avec impatience madame Fosco, laquelle ne semblait pas se disposer à partir en même temps que moi. Le comte, derrière son livre semblait se sourire à lui-même. A cette "causerie tranquille", sollicitée par sir Percival, un obstacle s'offrait encore : — et l'obstacle, cette fois, c'était la comtesse.

VIII

"19 juin." — Une fois sous clef, dans ma chambre, j'ouvris ces pages, et me préparai à continuer ce qui me restait à écrire des incidents de cette journée.

Pendant au moins dix minutes, je restai sur mon fauteuil, la plume à la main, mais parfaitement oisive, récapitulant les événements des douze dernières heures. Lorsqu'à la fin, j'entamai ma besogne, j'éprouvais à la pousser plus loin une difficulté qui m'était nouvelle. Malgré tous mes efforts pour fixer mes pensées sur le sujet que j'avais à traiter, elles s'é-

garaien, avec la plus étrange persistance, toujours du côté de sir Percival et du comte ; l'intérêt que je m'efforçais de concentrer sur mon "Journal", je le portais au contraire à cette conférence particulière, qui semblait concertée entre eux, — qui toute la journée, d'heure en heure, avait été remise, — et que, maintenant, ils devaient avoir dans le silence et l'isolement de la nuit.

Mon esprit, ainsi perverti momentanément, se refusait au souvenir de ce qui s'était passé depuis le matin ; et je n'eus bientôt d'autre ressource que de refermer mon "Journal" pour m'en distraire pendant quelques instants.

J'ouvris la porte qui, de ma chambre à coucher, menait dans mon boudoir, et quand j'eus passé d'une pièce dans l'autre, je refermai cette porte pour empêcher tous

les accidents qui pouvait résulter du courant d'air auquel se trouvait exposé le flambeau laissé par moi sur la table de toilette. La fenêtre de mon boudoir était toute grande ouverte, et je m'y appuyai négligemment, regardant au dehors le paysage nocturne.

Tout était obscur et calme. Ni lune ni étoiles ne se voyaient au ciel. Dans l'air, appesanti et sans mouvement planait une odeur de pluie ; si bien que j'étendis la main hors de la fenêtre... Mais non... la pluie ne faisait que menacer ; elle ne tombait pas encore.

Je demeurai accoudée sur l'appui de la fenêtre pendant à peu près un quart d'heure, perdant mes regards distraits dans les épaisses ténèbres, et sans rien entendre si ce n'est, ça et là, les voix de nos domestiques, ou le bruit lointain d'une porte

qui se fermait dans les régions inférieures du château.

Au moment même où, fatiguée de cette rêverie sans but, j'allais rentrer dans ma chambre, et pour la seconde fois, tâcher de compléter les derniers paragraphes de mon "Journal", je sentis une odeur de fumée de tabac qui m'arrivait à l'improviste dans cette atmosphère pesante d'une nuit orageuse.

Le moment d'après, je vis, arrivant à l'autre extrémité du château, dans l'obscurité profonde qui nous enveloppait, une sorte de petite étincelle rouge. Je n'entendais aucun bruit de pas, et ne pouvais rien voir si ce n'est cette étincelle même.

(à suivre.)

DEVINETTES



Où est le bicycliste, mademoiselle ? Cherchez le, Monsieur.



Voilà plusieurs fois que je frappe, mais la modiste n'ouvre pas. Où est-elle ?



Un espion est à faire le plan des fortifications. Où est-il ?

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE.

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH
COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

GRAND CHOIX DE VOLUMES POUR
CADEAUX DE FETE

Ouvrages de luxe et de fantaisie, scientifiques et
littéraires.

DERNIERES NOUVEAUTES
REDUCTION de 20 pour 100

Pour le mois de decembre
Seulement et au comptant

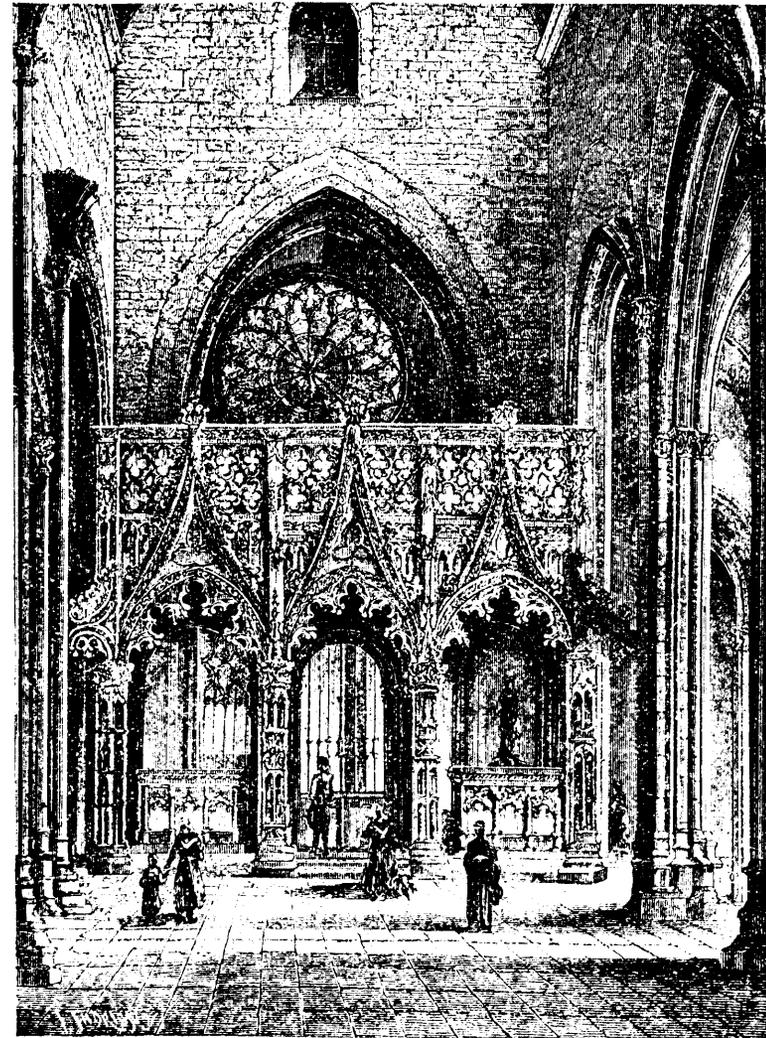
ASSORTIMENT CONSIDERABLE

DE LIVRES D'OCCASION

Nos tiroirs sont ouverts au public, chacun est
invité à venir BOUQUINER.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
TELL. BELL 1990 1617 RUE NOTRE-DAME

BEAUX-ARTS



FRANCE — LE JUBE DE FOLGOAT, EN BRETAGNE

Le jubé de l'église de Folgoat est le plus beau de tous les jubés de France



Il ne t'a donc pas fait mal ce dentiste ; tu n'as pas crié ?
 — Crier !... si donc !... on est homme avant tout !...



— L'appartement me convient, je l'arrête.
 — C'est que... M'sieu n'a pas l'air d'être bien solide... et le propriétaire ne veut absolument pas d'enterrement dans la maison.



— Dis, m'n' homme ! C't' idée d'mettre des gens si bien habillés à guetter les passants à la porte !!



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.